D I 6
9

kunstvoll!

Landesbibliothek
Coburg

X146.
13606
32

Ursachen
des
gesunknen Geschmacks
bei
den verschiednen Völkern,
da er geblühet.

Eine Abhandlung,
welche den
von der Königl. Academie der Wissenschaften
für das Jahr 1773
gesetzten Preis
erhalten hat.

Von
Herrn Herder.

Auf Befehl der Academie herausgegeben.

Multa renascentur, quae iam cecidere — —

Berlin,
bei Christian Friedrich Voß. 1775.

D I 6/9

H.S.C.A. BIBLIOTHEK

PRÉCIS

du Mémoire allemand qui a remporté le Prix proposé par la Classe de Belles-Lettres de l'Académie Royale des Sciences, sur la question: QUELLES SONT LES CAUSES DE LA DÉCADENCE ET DE LA CORRUPTION DU GOUT?

IL est étonnant que le goût, ce beau don du ciel, ait originairement été le partage d'une seule nation. Quelque lustre qui l'ait accompagné, la durée de son empire

fut très-courte. Par la rareté de ſes apparitions, le goût reſſemble au phénix des Anciens; il vérifie les récits de la tradition ſur le bucher que ſe conſtruiſoit cet oiſeau & ſur la renaiſſance d'un nouveau phénix.

Quelle eſt la loi qui regle les variations, les phaſes p. à. d. & les transformations du goût? Pourquoi cette fleur ſi précieuſe eſt-elle ſi ſujette à ſe faner? Ces queſtions intéreſſent l'humanité, parce qu'elles influent ſur l'agrément & ſur le bien-être de la ſociété. C'eſt à la véridicité de l'hiſtoire qu'il faut aſſigner la ſolution de ce probleme.

Comme il s'agit d'abord de bien déterminer la ſignification des termes, l'Auteur définit le génie, l'aſſemblage des facultés & des forces de l'eſprit, entant que par leur intenſité elles ſont propres à produire le plus grand & le plus promt effet. Le génie étant deſtiné à agir par lui-même & en vertu de ſa propre impulſion, il differe du goût par l'ordre, l'harmonie, l'accord & les proportions que le ſentiment exquis du beau met dans l'exercice des facultés & des talens. En mettant de l'union & de l'enchaînure entre les

diverſes parties d'un ouvrage, & en les faiſant accorder avec le ſtyle, le goût ajoûte & retranche ce que lui dicte l'expreſſion ſymmétrique & exacte du beau.

Puiſque le génie contient les forces originaires & énergiques de l'ame, il doit précéder le goût ou l'art de ſoumettre l'exercice & l'uſage de ces forces aux regles des plus belles proportions. L'Orient fut le ſol natal de l'emphaſe & de la vigueur du génie. La Grece enſuite le polit & l'épura par les doux accords de l'harmonie & du goût. On ne réuſſit à lui faire donner la qualité de juge & de ſouverain arbitre qu'après une infinité d'eſſais, de tentatives & de vains efforts. Il fallut faire jouer tous les reſſorts du caractere national des Grecs avant que de parvenir à donner à leur eſprit le ton de la vraie décence & du beau tel qu'il eſt en lui-même. L'homme n'atteint jamais la gloire que lui promet une diſtinction, ſans avoir paſſé par tous les grades & états ſubalternes. A l'exemple d'un enfant qui confond d'abord les objets, les diſtingue enſuite, & les range ſucceſſivement en un certain ordre, le Grec apprit peu à peu à ſe former

une idée du beau idéal, deſtiné à lui ſervir de modele & de correctif.

Comme tous les peuples ne ſont pas également ſuſceptibles des impreſſions du beau, la rudeſſe & la férocité diminuent & retardent les progrès du goût. Faute de diſpoſitions & de facultés analogues aux beaux-arts, toutes les regles ſont inutiles; dès qu'on en ſurcharge un ſiecle qui eſt hors d'état de les apprécier, elles demeurent inutiles & ſans effet. Lors même que quelques traces du beau ſe maintiennent par l'autorité de l'exemple & de la tradition, on en reſte à la ſimple curioſité & à une connoiſſance purement hiſtorique. Le mauvais goût des Égyptiens & des Chinois a eu pour cauſe la précocité des regles, à l'uſage deſquelles ces nations n'avoient été ni amenées ni préparées par les préceptes & par les expreſſions de la nature. A conſidérer la naiſſance du goût, il s'eſt formé ſur le modele de l'arrangement & de la forme des corps, dont chacun a l'attitude & les traits qui répondent à ſa qualité & à ſes fonctions. Depuis les métamorphoſes des inſectes & leur palingénéſie juſqu'aux corps les mieux organiſés

il y a une échelle bien graduée des nuances du beau. Ainſi que la nature phyſique, qui ne fait aucun ſaut dans la production lente & méthodique de ſes ouvrages, la nature morale eſt aſſujettie à la néceſſité de ſuivre le fil non interrompu des actes de la même eſpece, dont il n'y a que le plus parfait qui puiſſe y mettre le comble.

Si le goût doit ſon exiſtence au génie, qui lui donne l'activité & la force, le génie n'eſt pas moins redevable au goût par le ſoin que prend celui-ci de limer les productions de l'eſprit brut. Comme l'une de ces facultés ne peut gueres ſe paſſer de l'autre, on voit le défaut de leur influence réciproque dans les productions foibles & monotones de ces hommes de goût dont l'ame n'eſt pas échauffée par la chaleur & la flamme du génie. On obſerve un écart à peu près ſemblable dans les écrits des hommes de génie qui ſe laiſſent entraîner par la fougue & l'impétuoſité de leurs idées, ſans ſe mettre en peine des agrémens de la diction & du goût. D'où il ſuit que le goût n'eſt que l'uſage réglé & méthodique des forces du génie. Semblable à

un ſage *Mentor*, par ſes avis & ſes conſeils il dirige la route du génie & lui fait éviter des écueils. Pour être à portée de profiter de ſes inſtructions, il ne faut pas manquer de talens : les plus belles formes préſuppoſent une matiere qui en puiſſe être revêtue.

Que ſera donc le goût dans un ſiecle où l'eſprit engourdi par l'inertie & hériſſé de pointes n'a plus d'activité & de vigueur ? Les meilleures doctrines ne maîtriſent nos affections & nos penchans que par l'accord qu'il doit y avoir entre le contenu de la regle & la direction du ſentiment. A quoi ſervent les meilleurs réglemens que l'on fait pour une école qui n'a plus d'émulation, de ferveur & de reſſorts ? C'eſt en vain qu'on preſcrit les préceptes de la diete la plus exacte à un corps qui touche à ſa fin. Dans un ſiecle où la barbarie & la dépravation du goût ont gagné le deſſus, il ne ſuffit pas que quelques eſprits ſe ſoulevent contre la tyrannie du mauvais exemple. A moins de vouloir refondre les hommes, ce qui ſeroit tenter l'impoſſible, il faut qu'il y ait des ames capables d'être remuées & affectées. Mais dès qu'on a eu le bonheur d'in-

téreſſer quelcun pour une branche de connoiſſances ou pour un art, on eſt preſque aſſuré du ſuccès; car il eſt de la nature du goût que l'une de ſes perceptions vienne à l'appui des autres. Faites reſonner une fibre du cerveau & vous les ébranlerez toutes. C'eſt de vous qu'il dépend de les mettre à l'uniſſon.

Il y a de plus une eſpece d'identité des forces qui ſont néceſſaires pour concevoir le vrai & pour le bien peindre. L'univerſalité du jugement ſur le beau, le grand, & le ſublime, ou la vivacité du goût, eſt le réſultat des mêmes facultés qui ont enfanté ces notions. C'eſt en concevant les choſes avec la même énergie, & en faiſant paſſer ſon ame par les mêmes ſituations par leſquelles a paſſé celui qui nous en impoſe, qu'on parvient à le goûter. Il en eſt de nos idées du beau & du grand comme de nos affections, qui, pour être épurées, doivent retracer l'image du Pere des lumieres, ou la vérité & la vertu conſidérées en elles-mêmes. Malgré cette affinité du génie & du goût, il arrive dans un ſiecle où le goût a entierement diſparu, que le génie jette encore quelques étincelles; mais privé de

l'éclat dont brille le goût, il n'a qu'une lueur ſemblable à celle de la pierre de Bologne. Allons même juſqu'à dire que le génie, deſtiné originairement à être le foyer du goût, ne contribue pas peu à le corrompre, en lui propoſant un but qui n'eſt pas utile, & en y employant de mauvais moyens. Portez vos vues au delà de la nature ou de la compétence de vos forces, & vous rendrez le goût faux, romaneſque, monſtrueux. Ébloui par des feux follets, l'homme qui s'y livre, manque le but uniquement parce qu'il vouloit le paſſer. L'élévation & la nobleſſe des idées & des vues ne ſont pas d'ailleurs incompatibles avec la fauſſeté & l'imperfection des meſures. Or rien n'eſt plus dangereux que l'erreur enfantée par le génie, lorſqu'elle eſt décorée des preſtiges impoſans & ſéducteurs du goût. C'eſt à cauſe de ces inconvéniens qu'il faut employer le goût comme le gouvernail du génie. Heureux celui qui ſe trouve dans le cas d'*Hercule*, que l'apparition de *Minerve* tira de ſes doutes! Chacun n'ayant pas ce tact du vrai & du beau que les Anciens ont tant vanté, & qui étoit l'eſprit familier ou le dé-

mon de *Socrate*, on eſt bien embarraſſé à y ſuppléer quand la ſource vient une fois à tarir. Des novateurs remplacent alors les bons auteurs, & l'on décide par une ſaillie ce qui eſt du reſſort du ſentiment & de l'expérience. Des voies factices nous font perdre celles de la nature & de la raiſon, & l'on va gravir ſur la pointe des rochers, au riſque de faire des faux pas, ou même une chûte terrible. Le danger que dans mille cas le goût doit appréhender de la part du génie, ne peut jamais venir de la raiſon. Comment l'aptitude à obſerver toutes les convenances dans l'arrangement d'un ſujet choquera-t-elle l'intelligence dont toutes les opérations aboutiſſent à la régularité & à l'ordre? Par le ſoin que l'on prend d'ennoblir une matiere que l'intelligence a conçue, on l'ennoblit en même tems & on étend ſa ſphere. En ſuppoſant que le génie & l'inſtinct des bêtes reviennent au même principe, la ruche d'une abeille eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence de cet inſecte. Depuis le premier trait de lumiere qui frappe l'eſprit d'un homme brut & livré à lui-même, juſqu'au plaiſir intuitif que goûte le créateur

en contemplant la beauté & la perfection de ses ouvrages, il est vrai de dire que le ravissement du goût est l'ouvrage de l'intelligence & de la raison.

A quoi faut-il attribuer les élans & les étonnans succès du Drame des Grecs, qui, après avoir été joué sur les tréteaux de *Thespis*, chaussa le cothurne sous les *Eschyles* & les *Sophocles?* Au génie accompagné de lumieres, de sentiment & de raison. Le goût, entant qu'il est le résumé & le produit de ces facultés, mit à ces ouvrages immortels le sceau invariable du beau. A la sécheresse de la matiere & à la rudesse du style on substitua la noble simplicité des idées, la vivacité de l'intérêt & l'harmonie de l'action. La variété des épisodes, jointe à l'unité du plan, retraçoit la beauté symmétrique du spectacle de la nature. Quoiqu'*Euripide* eût assaisonné ses discours du sel attique & de la sagesse qu'il avoit puisés dans l'École de *Socrate*, les charmes de ses dialogues ne laisserent pas de plaire & produisirent de grands effets. La chose réussit, parce que le créateur de l'art des Grecs fut le génie fécondé par la réflexion. On vit la force de

ce génie créateur dans les changemens qu'on fit subir au goût des Égyptiens. A la place de leur style, qui fut d'abord dur, sec, sans action, sans tours & sans agrémens, on mit de l'élégance & de la finesse, de l'expression & de belles formes dans tous les ouvrages de l'art. On agit ainsi à l'imitation d'*Homere*, qui sut mettre en œuvre & embellir les contes, les fables & les traditions de son siecle & des siecles antérieurs. Conformément à la naissance & aux progrès de la poésie & des arts libéraux, l'éloquence naquit au milieu des débats, des argumens & des sophismes du barreau. La réflexion, ce guide sûr & fidele des esprits bien organisés, dirigeoit les pas mesurés & bien compassés des Grecs. Dès que l'on ne fut plus docile à ses avis, on vit tomber l'art & la science. Si l'intelligence est l'ame de nos productions, le génie en est le nerf; & le ressort qui met l'exercice de ces deux facultés dans le plus beau jour, est le goût.

Il n'y a que le mauvais usage de la raison, ou l'amour des paradoxes & des sophismes, qui puisse le gâter & le corrompre. On se fait

illuſion en conſidérant les objets de goût d'une maniere trop abſtraite & en ſéparant ce qui devroit être joint & bien uni. Au lieu de ſpéculer & de creuſer, il faut apprendre à ſentir les beautés & les perfections d'un ouvrage de l'art. Quoique les théories ſervent à fixer nos idées, elles ne nous doivent jamais diſpenſer d'agir; puiſqu'elles ne ſont deſtinées qu'à former de meilleurs artiſtes. Loin de condamner l'uſage de la raiſon, qui eſt l'arbitre du goût, il eſt ſûr que le mauvais goût, après avoir fatigué quelques générations d'hommes lourds & hébétés, n'a jamais échappé à la cenſure des bons eſprits, & leur a fourni des armes pour le combattre. Le mauvais exemple des beaux-eſprits & des artiſtes occaſionna des remarques & des regles pour les âges futurs: la vérité, après avoir été offuſquée quelque tems, reparut & répandit la lumiere & la vie.

Ce fut par le goût que les Grecs embellirent les préceptes de la raiſon, tout comme leur raiſon fortifia & affermit le goût. Il n'y a rien de plus fréquent que des objets capables de verſer la ſérénité dans nos ames. C'eſt

dans tous les organes d'un homme de goût que l'assemblage des corps produit les sensations les plus fines & les plus piquantes. En travaillant sur ce beau modele, l'esprit ne peut jamais manquer de desseins & de vues ; & l'on est porté à se mettre en action par la vivacité de chaque notion du goût, qui agit aussi vîte que l'éclair & se répand comme le feu électrique. Le goût national des Grecs ne fut pas moins vif que le sentiment du beau dont nous sommes affectés pour un certain art. Malgré l'influence marquée de l'étude de la philosophie dans la culture des arts & des lettres, il est néanmoins vrai de dire que la tranquillité, le sang froid & le recueillement du philosophe ne compatissent pas toujours avec la véhemence & l'activité qui sont nécessaires aux ouvrages de l'art, du génie & du goût. Laissez agir tous les objets sur l'esprit d'une nation qui a commencé à se reconnoître ; pour peu que la raison y coopere, ses jugemens auront de la justesse & de la précision. Pourvu que la corruption n'ait pas gagné ses parties les plus nobles, cette nation goûtera ce qui est naturel & décent.

Ce qu'on vient d'obſerver par rapport à la vérité, n'a pas moins lieu à l'égard de la vertu, ou du ſommaire des préceptes qui nous ont été preſcrits pour faire accorder nos actions avec les principes & les ſentimens de la bonté univerſelle; au lieu que le goût, ſans avoir égard au bon, met de l'accord entre nos actions & les regles de l'harmonie & du beau. On voit la diverſité qui ſe trouve entre la tendance qui nous dirige au beau, & celle qui nous fait viſer au bon, par la force avec laquelle le goût nous entraîne. Les impreſſions agiſſant d'une maniere preſqu'irréſiſtible, il dégénere plus d'une fois en paſſion. Car le goût porté juſqu'à ſon plus haut période, qui eſt l'enthouſiaſme, agit indépendamment de toute autre conſidération, & ne conſulte pas la bonté & la perfection morale. Quand l'ame eſt affectée & violemment émue, ſon attention eſt comme abſorbée & ſes lumieres ſont obſcurcies. Comme la ſphere de la vertu a ſes propriétés particulieres & diſtinctes de celles du goût, il ne faut pas être ſurpris de voir que *Brutus* n'avoit pas les talens de *Cicéron*, & que *Socrate* ne reſſembloit point à *Periclès* & à *Démoſthene*.

Ceux

Ceux qui ſe ſignaloient par le goût le plus exquis du beau, n'avoient pas la même ardeur pour le bon; & Athenes avec tous ſes charmes fut obligée de céder aux vertus ſéveres de Sparte. Quoique l'agréable faſſe des impreſſions plus fortes que l'utile, nous n'avons garde de nier que l'artiſte ne puiſſe abſtraire les notions primitives du beau & les tranſporter au bon; mais il eſt preſque certain qu'il ne le fera pas. Les élémens des arts agréables ſont trop ſubtils, trop déliés & trop légers, pour produire des effets continus & tels que la vertu les exige. Nonobſtant la grande difficulté de faire aller de pair l'agrément & le devoir, il eſt inconteſtable que la corruption du goût eſt toujours proportionnée à celle des mœurs. Car le goût n'étant que le phénomene le plus apparent & le plus remarqué de la raiſon, du génie, des forces & des reſſorts de l'homme, il eſt clair qu'avec l'abrutiſſement de l'eſprit qui réſulte de la férocité & de la dépravation des mœurs, le goût doit naturellement baiſſer, & ſuivre la direction du mauvais exemple. Comment pourra-t-on connoître la nobleſſe des vues & la dignité des

images dans un ſiecle où la volupté & le déréglement ont énervé l'ame? Les divinités auxquelles alors on offre de l'encens étant affreuſes, le culte qui leur eſt rendu ne l'eſt pas moins. Le goût, qui devroit être l'empreinte de la vertu, de l'ordre & de la décence, ſe perd avec ſon modele. Il eſt donc ſûr que le goût maintient les mœurs; & il n'eſt pas moins vrai que les mœurs favoriſent & avancent les progrès du goût, en lui fourniſſant de la matiere, des exemples, des encouragemens & des reſſorts. Avec la décadence & le dépériſſement du goût on voit s'évanouir jusqu'à la derniere lueur d'eſpoir de faire goûter la reforme. Tant que le goût ſert d'organe & de centre d'unité aux individus, on conſerve le ſtyle & l'accent de la décence.

Ces réflexions préliminaires ne nous donnant que des réſultats négatifs, le peu de ſuccès que nous font eſpérer ces ſortes de recherches doit nous ramener à la conſidération réfléchie de l'hiſtoire, qui détermine la combinaiſon des cauſes, ſoit principales, ſoit accidentelles du goût. C'eſt à la lumiere de ce flambeau qu'on voit paroître le phénomene le

plus remarquable de l'intelligence, du génie, & des facultés pratiques de l'homme, ou le ſentiment univerſel du beau. Le tems où le goût s'eſt manifeſté avec le plus grand éclat, forme une époque très intéreſſante des progrès de l'eſprit humain. Chaque époque du goût eſt tellement propre à la nation où il a régné, qu'il ne faut jamais conſidérer ſon empire indépendamment du local. Toutes les queſtions ſur cette matiere ſe réduiſent à demander: Quelle fut la cauſe productrice du goût dans ce pays? Pourquoi n'a-t-il pas duré plus longtems? Si l'on conſulte les faits, ils nous apprennent que les cauſes qui ont fait baiſſer le génie, l'intelligence & les ſentimens, concouroient à la décadence du goût. Par ce concours des raiſons productrices du goût on entrevoit la cauſe de la rareté de ſes apparitions, & l'on parvient juſqu'à la ſource de ſes variétés & de ſes métamorphoſes; ce qui conduit l'Auteur à la ſeconde partie de ſon Mémoire ſur les cauſes du goût des Grecs & des nations qui ont marché ſur leurs traces.

En faiſant l'énumération des cauſes qui ont donné naiſſance au goût des Grecs, il lui paroît

aisé de découvrir ce qui l'a détérioré en Grece. Ces causes du goût ayant été variables de leur nature, elles contenoient le germe & le principe des variations qu'il a subies.

Homere eut le bonheur de vivre dans les plaines les plus riantes & les plus fertiles de l'Asie mineure, qui étoient habitées par les Joniens. Le période de sa vie ayant coïncidé avec le siecle où les traits du caractere grec commençoient à s'épurer & à s'embellir, il put joindre les charmes de la diction à l'énergie des mœurs antiques. A peine sorti du tems qui par ses merveilles passoit pour héroïque, l'esprit des Grecs étoit encore monté sur le ton du merveilleux. La tradition, ornée & vantée par la verve & l'imagination des poëtes, tenoit lieu de livres, d'école & de science. La guerre de Troie fut un événement national, & auquel personne ne pouvoit s'empêcher de prendre part. Dans les exploits chantés par *Homere* chacun reconnut ses sentimens, ses idées & ses goûts. On écouta les chants du poëte avec le plaisir ravissant que produisent les perceptions qui nous sont bien familieres: & après que *Lycurgue* les eut recueillis & mis

en ordre, ils devinrent le code des mœurs & le ſommaire du goût. La nature ayant formé *Homere* pour la Grece, elle conſomma ſon ouvrage en faiſant ſympathiſer l'eſprit de ce divin poëte avec celui des Grecs.

Leur art dramatique ne fut pas plus étranger au caractere de la nation que le ton harmonieux & ſonore de l'épopée. Les héroïdes, les jeux, les amuſemens, la muſique, & les uſages tant publics que privés, furent les matériaux dont on forma le théatre ſur lequel *Eſchyle*, *Sophocle* & *Euripide* firent tant de prodiges. L'action, les mœurs, les opinions, la muſique, le chant & les décorations, enfin tous les élémens de l'art dramatique détaillés par *Ariſtote*, n'avoient d'autre germe que celui du caractere national. Le Grec aimant à s'égayer & à agir en même tems, les pieces de théatre ne l'intéreſſoient qu'en le frappant & en l'attachant beaucoup. L'argument du drame, auſſi bien que la maniere de le traiter, devoient retracer à chaque Athénien ſa propre façon de penſer & d'agir. La théorie d'*Ariſtote* ayant été faite d'après les ſuffrages & la voix de la multitude, le philoſophe Grec devint le

législateur du goût d'une maniere à peu près ſemblable à celle d'un homme initié dans les uſages des anciens peuples du Nord, qui s'érigea en arbitre de leurs cas litigieux. Le goût dramatique, dans lequel les Grecs excelloient, fut donc l'effet du caractere national, du ſiecle & du local. *Homere* & *Sophocle* ayant le mieux ſaiſi le ton pathétique & naïf du langage des Dieux & des Héros Grecs, ces deux grands hommes firent époque, & *Pindare*, qui porta la ſublimité des tons lyriques juſqu'à l'enthouſiaſme poétique de la nation, ſe fit goûter & admirer dans ſon genre.

Il faut faire la même obſervation ſur l'art oratoire, qui tenoit à la conſtitution des États libres de la Grece, & aux meſures priſes dans les aſſemblées publiques où l'éloquent citoyen & magiſtrat pouvoit à ſon gré maîtriſer le peuple & faire pencher la balance en faveur de ſon avis. Comme l'éloquence étoit le vrai reſſort du gouvernement, l'ambitieux & l'homme de mérite en vinrent à ſe diſputer le prix de ce bel art; prix qui conſiſtoit dans l'autorité & dans la renommée. La fréquence de cet exercice ſervit à polir & à épurer le lan-

gage, qui coulant, riche & harmonieux, devint propre aux artifices & aux tours du rhéteur. Tous les talens des citoyens & leurs plus grands efforts étant réunis & concentrés dans le ſoin de cultiver l'art de la parole, on vit naître des *Périclès* & des *Alcibiade*, des *Phocion* & des *Démoſthene*. Comme leurs harangues n'étoient pas des diſcours d'oſtentation & d'apprêt, ces orateurs étoient vifs, preſſans, & animés par la flamme du génie qu'ils allumoient au foyer de la liberté & du patriotiſme.

Le ſuccès que l'on eut dans la culture des lettres s'étendit ſur les beaux-arts. Comme le goût du beau eſt l'ame des arts qui s'en occupent, ce goût fut extrêmement favoriſé par les avantages de la figure & de la phyſionomie de la plûpart des Grecs de l'un & de l'autre ſexe. La vivacité de leur caractere, le penchant qui les entraînoit au plaiſir, leurs manieres aiſées & décentes, le beau feu qui animoit leur converſation, la gayeté de leurs jeux & de leurs divertiſſemens, l'amour de la magnificence dans les cérémonies & dans les édifices publics, la délicateſſe de leurs notions

dans tout ce qui concernoit l'honneur & la gloire, ſecondoient extrêmement les artiſtes. Tous ces ſentimens, qui ont été ſi bien développés par le célebre *Winkelmann*, concouroient à entretenir la chaleur du génie des Grecs, qui enfanta des chefs-d'œuvre, parce que ce peuple ſuivoit les meilleures maximes de l'éducation tant publique que particuliere. Pour avoir la fineſſe & la délicateſſe du tact des Grecs, il faut être imbu des mêmes ſentimens & avoir le même caractere.

De tout ce que nous venons de dire on peut tirer cette concluſion claire & évidente, que le goût des Grecs a été tellement propre à cette nation, qu'on doit le conſidérer comme le réſultat de ſon caractere public, & l'effet du genre de vie, du gouvernement & du local. Tant que la combinaiſon des cauſes publiques & nationales du goût des Grecs lui donna de l'autorité & de l'efficace, de la force & de la vigueur, il produiſit une infinité de beaux ouvrages & de chefs-d'œuvre de l'art. Mais avec l'extinction de la liberté & de la conſtitution, des ſentimens & des mœurs, le goût, qui en avoit été le plus bel

effet, s'évanouit pour quelque tems, reparut de nouveau, & se perdit à la fin.

On ne pouvoit être l'*Homere* des Grecs que dans une seule combinaison de circonstances, qui étoit celle où avoit paru le véritable *Homere*. Tous ceux qui dépourvus des secours dont jouit l'ancien poëte, entreprirent de marcher sur ses traces, ne furent que de faux *Homeres*. *Apollonius* écrivit ses Argonautiques sous le regne des *Ptolémées*, & dans un siecle qui n'eut rien de semblable à celui de Troie. Comme les contemporains du poëte avoient un tour d'esprit, des usages, des sentimens & des mœurs qui les faisoient entierement différer des Argonautes, *Apollonius* n'intéressa personne, & ne fut qu'un fade imitateur. Dès que les notions, les usages & les mœurs que doit décrire le poëte, lui sont étrangeres & ne l'affectent plus, il est hors de sa sphere, & n'y peut ramener personne. Cela est si vrai qu'avec beaucoup de talent on échoue plus d'une fois dans une matiere qui n'a pas été suffisamment amenée & préparée. Les Grecs, tout spirituels, pénétrans & actifs qu'ils étoient, n'auroient pas

réussi dans l'épopée, s'ils avoient voulu dévancer l'époque de l'Iliade. Tant il est vrai que chaque époque du goût est l'effet immédiat & nécessaire du système complet des causes occasionnelles.

Pour se convaincre de la vérité de cette proposition fondamentale on n'a qu'à considérer le sort de l'art dramatique des Grecs, qui baissa dès qu'on n'eut plus les mêmes ressorts. Tous les sujets de ces pieces ayant été empruntés de l'assemblage des traditions & des fables que l'on nommoit *Cycle*, ils ne charmoient plus des spectateurs chez lesquels ils passoient pour surannés. Quand on est astreint à suivre un certain nombre d'idées, la matiere s'épuise & la veine vient enfin à manquer; de sorte que les derniers imitateurs n'ont que le mérite frivole de relever les fautes des copistes. L'esprit d'imitation tient d'ailleurs de la servitude & de la contrainte. Un homme qui est réduit à imiter parce qu'il ne peut rien tirer de son propre fond, doit se traîner sur les pas des grands maîtres. Ce n'est que la présence des objets capables d'enflammer le génie qui produit des ouvrages in-

génieux; & le goût devient factice, dès que la persuasion & le sentiment font place au travail de la mémoire. Les regles, les explications & les méthodes ne donnent qu'un goût artificiel, & ne réveillent pas assez celui de la nature. S'il n'est plus le goût chéri de la nation, les traces qu'il a laissées le transforment en une vaine curiosité qui aboutit à l'enflure. Avec la liberté de fronder le vice & de lui arracher le masque, le théatre grec perdit sa force & sa consistence; on eut beau produire des pieces qui se disputoient le prix de la décence, de la politesse & de l'imitation; ces pieces destituées de franchise, de naïveté & de nerf, produisirent des effets semblables à ceux de la satiété & du goût usé. Le bon goût, qui ne respiroit que dans quelques ouvrages & dans l'ame de ceux qui les goûtoient, fut obligé de céder au torrent du mauvais exemple.

Comme la liberté n'existoit plus, il eût été ridicule de porter des coups en l'air, & de s'échauffer pour un phantôme. Il n'y avoit plus de *Démosthene*, parce qu'il n'y avoit plus de sujet propre à inspirer les orateurs. L'in-

dépendance des Grecs & le danger de la perdre pouvoient ſeuls par des intérêts auſſi univerſels préparer les foudres de l'éloquence & les faire tomber avec éclat. Les entrepriſes de *Philippe* obligerent *Démoſthene* à faire les derniers efforts pour porter dans l'ame de ſes auditeurs le beau feu qui animoit ſes diſcours. Il faut ſe ſentir citoyen & libre pour prendre ce ton hardi & ſublime qui fut familier aux anciens orateurs. Comment un rhéteur qui ſentoit toute la baſſeſſe de ſon état, pouvoit-il prendre le ton du magiſtrat & de l'homme public? L'éloquence bannie des tribunaux & des comices ſe réfugia dans le barreau, & le ſpectre de l'éloquence éleva la pouſſiere de l'école. A la place des anciens orateurs on ne vit que des ſophiſtes qui par des tours & des geſtes étudiés tâchoient d'atteindre à la majeſté des tribunes aux harangues. Tout ce qu'on vient de dire a été obſervé par *Longin*, qui a fait ſentir les cauſes auſſi bien que les preuves du déclin de l'art oratoire.

Les beaux arts, qui ont un champ plus vaſte & une ſphere d'activité plus étendue que les lettres, ſe maintinrent après la perte de la li-

berté & furent cultivés avec ſuccès. Comme la religion & l'empire eurent beſoin du ſecours de l'art, on en conſerva les chefs-d'œuvre; & le ſuffrage des *Alexandre*, des *Ptolémées* & des *Pyrrhus* releva le courage des artiſtes. Cette durée des beaux arts en Grece fut l'effet de la fécondité de leurs germes, qui, favoriſés par le ſol, produiſirent de nouveaux fruits. Le goût national ayant eu le tems de jeter des racines aſſez profondes dans l'eſpace qui s'écoula depuis la guerre avec les *Perſes* juſqu'à celle du Péloponneſe, on le vit régner après ce terme. La belle imitation de la nature & l'heureux uſage des regles ne tiennent pas moins aux organes du corps qu'à ceux de l'eſprit; c'eſt pourquoi leurs impreſſions ne ſe perdent pas dabord, & le flambeau de l'art luit encore quand celui des lettres eſt couvert de nuages.

Les merveilles du ſiecle des *Philippe* & des *Alexandre* ne rendirent pas au goût ſa pureté & ſon agrément originaire. Après la perte de tous les ſentimens de dignité & de liberté civile, on n'eut plus cet enthouſiaſme & ces élans qui ne ſont propres qu'à l'amour du bien

public. La plus belle passion, celle de la gloire, n'ayant plus d'objets réels, l'idéal de sa représentation ne produit pas le même effet. En ôtant au poëte les sentimens qui font valoir ses poëmes, on empêche le génie poétique de prendre un plein essor. L'ame dirigera-t-elle l'intensité de ses forces vers les objets de l'administration publique, lorsqu'elle n'ôse plus agir & y prendre part? Nous ne sommes affectés vivement que de ce qui nous touche de près; & quand nous sommes obligés de parler au nom d'autrui, la gêne & la contrainte regnent dans nos discours. Si vous voulez faire revivre l'esprit des anciens historiens, il faut que vous fassiez renaître le siecle des *Xénophon* & des *Thucydide*. *Alexandre* n'eut aucun historien du mérite de ces grands hommes, & s'ils avoient vécu de son tems il leur auroit fallu un autre sujet que la conquête de l'Asie. Les faits qui tenoient le plus au caractere d'*Alexandre* étoient regardés comme des faits étrangers & qui n'intéressoient personne. Quand les lettres ont ces sortes d'objets, on les cultive comme des plantes exotiques. Ce que l'on gagne dans un siecle as-

servi, se réduit au soin que l'on prend de rendre ses ridicules moins choquans. La comédie, qui doit les peindre, prend alors un tour plus poli, & l'art mis en œuvre par la nécessité, y donne un dernier coup de pinceau. *Ménandre* obligé de garder des ménagemens avec les vices & les vicieux, joignit à ses peintures les finesses de l'agrément & de la décence. Les mœurs du siecle empêchant qu'il ne parût un nouvel *Aristophane*, le théatre devint toujours moins intéressant, & perdit avec sa jurisdiction son plein effet. Quoique la bienfaisance des *Ptolémées* fit paroître des pléiades de poëtes, ces foibles imitateurs des anciens ne brillerent qu'à Alexandrie. *Théocrite* fut le seul qui eut du succès, & il le dut aux plaisirs simples & innocens de la vie pastorale, qui contrastoient trop avec les mœurs dépravées du siecle pour ne pas causer une douce émotion & des sensations d'une nouvelle espece. La poésie, qui autrefois avoit été le langage des Dieux, devint celui de l'adulation la plus servile. Voulant suppléer à la force du génie par les finesses des rhéteurs & des traits d'érudition, ce bel art perdit sa dignité & le

reste de sa vigueur. L'idiome des Grecs, transplanté dans les contrées de Syrie & d'Égypte, contracta le goût du sol, & fut altéré par le mélange des opinions & des mœurs étrangeres. Comme il y avoit des Grecs répandus dans la Perse & jusqu'aux Indes, leur esprit fut imbu de la doctrine des Mages & de celle des nouveaux Hellénistes. Leurs idées alembiquées & fantasques se mêlant à ce qui subsistoit encore du caractere national, causerent une fermentation dont les effets s'étendirent depuis le Caucase jusqu'en Lybie. Cet alliage monstrueux fit perdre à ce bel idiome son tour simple & aisé, sans le dénaturer entierement, parce que la lumiere du goût, dans le tems même qu'elle descendoit sous l'horison, ne laissoit pas de répandre encore quelques rayons. Ce qui tient au caractere d'un peuple ne peut en effet jamais se perdre. Les Grecs ont encore de la gayété, & leur esprit fin & actif les rend propres à recevoir les impressions de leur heureux climat. En comparant les anciens monumens de ce peuple avec les traits de son caractere présent, on voit qu'il ne lui manque que l'influence du génie lumi-

neux

neux & bienfaiſant de ſes aïeux. Mais nonobſtant tout ce qui dépoſe en faveur de la nation, il eſt très probable que le beau ſiecle du goût produit par le concours de tant de cauſes & de circonſtances locales, ne reviendra plus.

Il y eut cette différence entre le goût des Romains & celui des Grecs, que celui des premiers ne tenoit pas immédiatement au caractere & aux uſages de la nation. Les Romains s'aggrandirent dans un tems où ils n'avoient aucune idée du goût. Ils étoient ſi peu ſenſibles à ſon utilité & à ſes charmes, que leurs citoyens les plus illuſtres ſe ſignalerent en s'oppoſant avec zele à l'introduction des lumieres & des ouvrages du goût. Au lieu d'être le reſſort & la marque caractériſtique de l'activité publique & particuliere, comme il le fut à Athenes, on le regardoit à Rome comme une branche de connoiſſances étrangeres à l'intérêt de la nation, qui ne tenoient qu'à la curioſité, à l'amuſement & au faſte. L'épopée fut une de leurs productions les plus lentes & les plus tardives. *Virgile*, au lieu d'être l'*Homere* de la nation, ne fut que le poëte d'*Auguſte*; & l'Énéide n'eut aucune influence dans le gouvernement, les mœurs & les ſentimens. Le

théatre, qui, ſelon *Ariſtote*, doit être l'école des mœurs, n'eut jamais aſſez d'aſcendant ſur la fierté romaine. Les meilleurs auteurs, ſoit comiques, ſoit tragiques, étoient des moraliſtes, des beaux-eſprits, des rhéteurs & des adulateurs qui dialoguoient leurs pieces en vers. L'eſprit poétique des Romains n'ayant pas pu tirer ſes richeſſes de ſon propre fond & ſa force du local, on fut obligé de recourir à l'autorité & à la protection des *Auguſte* & des *Mécene*. Dès que le goût n'eut plus ces ſoutiens, il ſe changea & s'abatardit; ce qui ne ſeroit jamais arrivé, ſi les Romains s'y fuſſent attachés indépendamment de toute conſidération extérieure. Le goût des *Virgile* & des *Horace* fut ſi peu celui des Romains, que le dernier l'avoue ingénûment dans ſon Art Poétique. Malgré la flatterie & les flatteurs, il fut impoſſible à *Auguſte* de faire renaître le beau ſiecle d'Athenes, parce que les mœurs & les ſentimens des Athéniens ne s'accordoient en aucune maniere avec l'eſprit de la conſtitution romaine du tems d'*Auguſte*.

Le goût de la poéſie n'étant pas univerſellement répandu chez les Romains, ils eurent de grands ſuccès dans l'éloquence & l'hiſtoire.

Comme ils n'avoient proprement d'autre idole que la gloire du nom romain, ils étoient bien aises de la perpétuer, & c'est pourquoi leurs *Ennius* & leurs *Varron* n'écrivirent que des chroniques & des histoires. Les anciens tragiques visoient plutôt à la narration des faits qu'à l'invention de belles épisodes. *Caton* le Censeur, qui appuyoit fortement sur l'intérêt national, donna du nerf à l'éloquence, & mit de l'instruction dans les récits de l'histoire. *Tite-Live*, *César*, *Salluste* & *Cicéron* épurerent & perfectionnerent le goût romain. La poésie, qui vint après, contribua beaucoup à enrichir la langue des Romains & à égayer leur philosophie. Mais malgré tous les progrès que les Romains firent dans les connoissances du goût, il ne fut jamais qu'un simple ornement, qu'un objet accessoire aux yeux de la nation. Préférant l'utile à l'agréable, ce peuple dominateur eut une prédilection marquée pour l'éloquence, la législation & l'histoire. Comme ce peuple étoit destitué de la finesse des organes & du tact qui caractérisoit les Grecs, le Romain ne se piqua jamais d'un goût délicat ni d'être connoisseur né & formé par la nature.

La conſtante ſolidité du goût romain pour tout ce qui étoit bon, ſage & honnête, ſe ſoutint auſſi longtems qu'il fut excité, renforcé & entretenu par mille actes de vigueur & de patriotiſme. Les premiers orateurs furent de ſimples citoyens, animés de ce beau feu que l'amour de la patrie allume dans le ſein des bons patriotes. Magiſtrats ou Pontifes, Généraux ou Cenſeurs, ils parloient d'après leurs ſentimens & leurs actions. Les premiers hiſtoriens, qui ne compoſerent que des chroniques, reſſembloient à ces orateurs civils par la chaleur de l'intérêt qu'ils prenoient au ſalut de Rome & à l'honneur de chaque famille romaine. On raconta, on agit & on harangua dans le même eſprit. L'enthouſiaſme des *Gracques*, les apoſtrophes de *Caton* & les torrens d'*Antoine* eurent la même origine. L'éloquence reſta dans cet état juſqu'à ce que *Cicéron* porta ſur la tribune aux harangues l'harmonie riche, nombreuſe & ſonore des périodes du langage grec. Tous les grands hommes qui vivoient vers la fin de la république, furent orateurs & hiſtoriens, ou du moins protecteurs de ces deux arts, qui étoient ſi étroitement unis au caractere ro-

main, que ſi l'éloquence tenoit le timon des affaires, on ne mettoit d'autres bornes à ſes effets victorieux que celles qui devoient réſulter de la connoiſſance des faits.

Le regne des *Céſars* ne put effacer les impreſſions que l'humeur ſanguinaire & tyrannique des citoyens ambitieux fit ſur l'eſprit & le caractere des Romains. Quoique du tems des Empereurs les vrais ſentimens romains fuſſent taxés de rebellion, ils ne laiſſerent pas de ſubſiſter. Ces maîtres du monde eurent ſi peu de goût, que l'un punit de mort un homme qui lui répondoit en dialecte éolien, & qu'un autre étendit ſes proſcriptions ſur les écrits d'*Homere.* Un troiſieme voulant introduire de nouvelles lettres & de nouveaux termes, corrompit le langage tout comme il avoit corrompu les mœurs. Rome eut enfin des maîtres qui en dépit d'*Apollon* & des Muſes firent des hiſtoires en vers. L'hiſtoire, obligée de plier ſous le fer du tyran, eſt réduite à déguiſer la vérité, ou à garder le ſilence. Si l'on n'a pas l'art de l'envelopper d'un tiſſu de termes ambigus & obſcurs, comme fit Perſe, on paye bien cher ſa candeur. Ennemis de la liberté, oppreſſeurs de l'hu-

manité, de combien de maux ne vous rendez-vous pas coupables ! Un des plus fâcheux sans doute est l'extinction du goût & de tout bon sentiment. A quoi se réduisoit dans ces tems malheureux l'éducation romaine, le respect dû aux images des aïeux, aux loix, à la constitution & à la liberté ! L'éducation étoit confiée aux esclaves ; l'adulateur travestissoit les faits ; le soin du bien public étoit abandonné aux fantaisies du tyran & aux caprices de son favori. Il suffit de lire l'excellent Traité sur la décadence de l'éloquence romaine pour être intimement persuadé de la grandeur du mal par les effets qu'il produisit. *Quintilien* en découvre la source avec un dépit accompagné de la plus profonde douleur. *Pétrone* n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il déclame contre le mauvais goût. *Pline* avoue avec une aimable candeur que les passages qui lui avoient le moins coûté, étoient les meilleurs & les plus beaux. *Séneque* sur ce point prononce sa propre condamnation. *Perse*, *Martial* & *Juvenal* percent le mauvais goût des traits de la satyre la plus âcre & la plus mordante. Ces auteurs reconnoissoient le mal, mais ils ne savoient pas y remédier.

Malgré l'universalité du mauvais goût, les Romains ne manquerent pas d'encouragemens, d'érudition & de science. *Tibere* eut une Académie composée de grammairiens, qu'il chargea un jour d'autoriser un barbarisme. *Claude* écrivit une apologie de *Cicéron*. *Néron* enrichit Rome des dépouilles de la Grece. *Vespasien* pensionna des rhéteurs. *Domitien* confia à *Quintilien* l'éducation de l'héritier de l'empire. *Trajan* fut en commerce de lettres avec *Pline* le jeune, & la cour d'*Adrien* avoit l'air d'une Académie. Mais tout ce que les Césars mirent en œuvre pour favoriser la culture des lettres, ne produisit aucun effet favorable au goût, parce que rien ne peut jamais être produit sans le concours des causes internes & externes, ou des sentimens & du local. Or les sentimens aussi bien que le local répugnoient alors à la production du goût, qui présuppose l'enthousiasme de la liberté, du patriotisme, de la décence & de la vertu, qui manquoit alors aux Romains.

Rien de plus triste & de plus réel en même tems que l'inutilité des efforts qu'on fait pour ramener le goût dans un pays qui n'en est pas le sol natal. L'histoire de la littérature ro-

maine vient à l'appui de cette obſervation. *Pline* le Jeune écrivit des lettres où, au lieu de prendre ce ton familier qui doit régner dans le genre épiſtolaire, il n'eſt occupé que de l'envie & du ſoin de plaire. Si l'hiſtoire, du tems de *Tacite*, avoit oſé plaider l'intérêt du bien public & de l'honneur national, comme elle le fit du tems de *Tite-Live* & de *Salluſte*, *Tacite*, l'hiſtorien des Empereurs, n'auroit pas tant raffiné ſur leur duplicité & ſur leurs vices. Sa briéveté trop conciſe fut moins le palliatif de ſes propres défauts que de ceux de ſon ſiecle. Comme il ne ſe forme jamais dans les républiques des ſyſtêmes profonds d'atrocité & de ſcélérateſſe, *Tacite*, qui aimoit ſa patrie & la vertu, révolta le lecteur en décrivant des actes révoltans. Ayant le malheur de vivre ſous la tyrannie & les tyrans, il fut réduit à amener les événemens, effets de la malice & de la ruſe. Son hiſtoire prend la couleur & le ton du ſiecle ; il ne parle qu'à demi mot, & met à chaque inſtant le doigt ſur la bouche. Il n'oſe juger les hommes d'après les faits ; il s'engage dans le dédale tortueux des paſſions & va ſe perdre dans les détours de l'artifice. Malgré la candeur qui regne dans les

Inſtitutions de *Quintilien*, l'auteur fut beaucoup moins orateur que grammairien & rhéteur. *Séneque* ne fut ſupérieur à ſon ſiecle que par ſes pointes & par des défauts que rachetoient de grandes beautés. Ayant bâti ſa morale en l'air, il logea ſon Sage dans un palais. *Séneque* le tragique court après l'élévation que nous admirons dans *Sophocle*, & n'a que de l'enflure. Le ſtyle de *Lucain*, ronflant & ampoulé, indiquoit le génie d'un ſiecle qui vouloit paſſer pour héroïque, quoiqu'il n'eût pas de vrais héros. Le ris moqueur d'*Horace* n'ayant pu corriger ſon ſiecle, *Juvenal*, pour le châtier de ſon obſtination perverſe, métamorphoſa ſon Satyre en Faune & l'arma d'un fouet ſanglant. *Perſe*, plein de génie & d'un ſens profond, fut le *Tacite* de la poéſie. *Silius*, ſans être inſpiré par le génie de *Virgile*, ne laiſſa pas de l'invoquer aux piés de ſon buſte. *Martial* cueillit des fleurs tantôt ſur le Parnaſſe, & tantôt dans les marais. Tous les efforts de ces hommes de génie pour atteindre à la véritable notion du beau, ayant été vains & infructueux, il faut dire que leurs tentatives n'ont pas réuſſi parce qu'ils vivoient dans un ſiecle où le concours

des ſentimens, des mœurs & des uſages ne favoriſoit en aucune maniere les progrès & la perfection du goût.

On doit attribuer ces effets à l'origine étrangere du goût des Romains. La durée de ſon empire ſe régla donc ſur la reſſemblance qui ſe maintint entre la maniere de le cultiver à Rome & à Athenes. Tranſporté à Rome le goût des Grecs y contracta de la fermeté & de la roideur : qualités qui caractériſoient les Romains. Les orages & les tempêtes des guerres civiles arrêterent & retarderent la marche du goût. Mais malgré la fureur des partis qui ſe déchiroient & s'entretuoient, la barbarie des mœurs ne put jamais le bannir entierement, parce que chacun des Romains idolâtroit la grandeur romaine, & parloit une langue qui tenoit à l'énergie du caractere national. Comme les choſes qui viennent du dehors ſont ſujettes au changement, le goût des Romains régna dans le court eſpace du tems où Rome revenue de l'agitation & du trouble commençoit à reſpirer. Un calme profond ayant ſuccédé à ces orages, on regarda cette eſpece de bonace comme l'ouvrage d'une divinité bienfaiſante & on y joignit une

foule de ſenſations délicieuſes que faiſoit naître la grandeur, la ſécurité & la majeſté de l'empire. Mais l'illuſion étant une fois diſſipée & le mal paroiſſant à découvert, on vit avec douleur que les atteintes données à la liberté étoient près d'éteindre la flamme du génie & du goût.

C'eſt communément à *Léon X* & à la Maiſon de Médicis qu'on attribue la renaiſſance du goût; & rien n'eſt plus vrai lorſqu'on ſépare le génie du goût. Ce fut le génie qui rendit la langue italienne propre à la poéſie & à la proſe, & pour la mettre dans cet heureux état on n'attendit pas l'époque des Médicis; on jeta les fondemens de ce grand ouvrage dans les tems les plus calamiteux. Même pendant le regne de *Léon X* le goût ne fut pas aſſez épuré pour décerner les penſions & les récompenſes à l'*Arioſte*, mais elles furent le partage des poliſſons, des verſificateurs, & des auteurs cicéroniens. *Laurent* de Médicis, *Bembo*, *Politien*, *Caſa*, *Michel-Ange* & *Léonard da Vinci*, qui paſſent pour les reſtaurateurs du goût, furent de l'école de *Pétrarque*. Ainſi le retour du goût fut l'effet des tems plus obſcurs & antérieurs au ſeizieme ſiecle. Ce furent le *Dante*, *Boc-*

cace, *Cimabue* & *Giotto* qui applanirent les routes. A considérer la chose de près il faut dire que le goût n'a jamais été tout à fait banni de l'Italie. Défiguré & abatardi par mille traits de la barbarie du siecle, il conserva néanmoins de beaux restes de son ancien caractere original. Semblable à une riviere qui coule entre de hautes montagnes, le goût reparut dans un siecle où la main bienfaisante des Médicis eut soin de lui procurer un cours bien réglé. Par l'autorité & les richesses dont jouissoit cette illustre famille, elle répartit les eaux de l'Hippocrene dans les principales villes d'Italie. Éclairés & courageux en même tems, ces zélés protecteurs des arts & des lettres écarterent tous les obstacles, & profitant des travaux de leurs ancêtres, ils moissonnerent ce qui avoit été semé longtems avant eux.

Dès que l'on sait l'origine & la tendance d'un goût qui va renaître, on n'ignore pas les raisons de sa décadence. Ce qu'il y eut de défectueux & d'imparfait dans sa renaissance nous rend raison de sa chûte.

Les anciens retrouvés servirent à polir & à épurer la langue. Dans la chaleur du premier

zele on les imita pour la matiere & pour la forme. Il n'y a rien qui ait tant illuſtré l'Italie que le ſoin de rétablir la pureté du texte ancien. Il ne falloit pas moins que l'eſprit fin, pénétrant, profond & réfléchi des Italiens pour tenter une telle entrepriſe & pour l'exécuter au milieu des plus grandes agitations. Ce travail, tout diſtingué qu'il étoit, ſe réduiſit cependant à imiter les anciens & à rétablir la pureté du texte original. L'ardeur d'imiter dure juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien qui ſoit digne d'être imité. Après que les modeles auſſi bien que les inſtrumens du goût eurent été bien polis, on en fit l'uſage qu'on faiſoit autrefois des *vœux* qui dans les temples dépoſoient en faveur des guériſons miraculeuſes. L'étude des anciens demandant des ſoins infinis, il reſte toujours quelque choſe à rectifier & à corriger dans l'uſage des regles. Ce cercle de ſoins & de travaux paroît être l'hiſtoire encyclopédique du goût italien.

Il n'égaloit pas à beaucoup près celui des Romains & des Grecs, qui, fondu dans le caractere national, intéreſſa & ébranla la nation dans le tems où elle ſe portoit de toutes ſes

forces au beau & au grand. Quoique le goût des Romains eût des entraves qui lui déroberent une partie de sa perfection & bornerent sa durée, il fut néanmoins préférable au goût des Italiens modernes. Car la constitution, les sentimens & les mœurs qui influoient dans le goût romain, produisirent de plus grands effets que le soin de l'imitation & le désir d'obtenir des récompenses. Le plus petit nombre de ces imitateurs du goût des anciens, poussé par une noble émulation, entra en lice & fournit une nouvelle carriere. Ces généreux efforts parurent hors de saison dans un siecle qui devoit servir de trophée aux anciens & à la beauté de leurs ouvrages. Destinées à entretenir & à renforcer les sentimens nationaux, les plus belles antiques ne servent aujourd'hui qu'à la décoration, soit religieuse, soit civile. En mêlant le sacré avec le profane & en confondant les siecles & leurs usages, le moderne n'a point de regle fixe du beau & du grand. Son goût étant donc incertain & flottant, il peut aisément dégénérer. Comme l'on ne peut imiter que jusqu'à un certain point qui ne peut jamais être défini, il est fort aisé de passer le but. Quand la culture des arts n'est

que l'effet du goût particulier de l'artiſte & de la munificence du Prince, elle n'a point d'appui ſolide.

Les arts, comme l'architecture & la peinture, ont une deſtination plus déterminée & plus préciſe que les lettres. Mais les principes de ces arts exercés par les modernes ne laiſſent pas d'être fort inférieurs à ceux des anciens, qui, imbus des notions du beau, les ſaiſirent avec enthouſiaſme. Comme l'on ne pouvoit pas mieux faire que les anciens, on décompoſa leurs ouvrages, & on déſunit des vues qui auroient dû opérer enſemble. Ce qui ne fut pas dabord téméraire, le devint entre les mains d'un artiſte qui, guidé par l'oſtentation de l'amour propre, fit prévaloir ſon propre ſens aux regles invariables du beau. Quand on donne beaucoup à la prévention, l'on ne trouve plus d'attraits dans les beautés ſimples & frappantes de la nature.

Les langues que nous nommons ſavantes, étant riches & châtiées, avancerent extrêmement les progrès du goût. Il n'en eſt pas de même du ſoin ſcrupuleux d'imiter le ſtyle des anciens, qui tient plutôt à l'érudition qu'au goût. *Bembo* écrivit l'hiſtoire de Ve-

niſe du ſtyle dont il eût fallu écrire l'hiſtoire romaine ; & cependant les faits de l'hiſtoire des Vénitiens & leurs maximes ne quadrent point avec les actions & les ſentimens des Romains. Il eſt même ridicule de prêter aux Pontifes le ſtyle des Conſuls & de leur faire obſerver toutes les minuties des anciens grammairiens. Cette exactitude affectée ne produit qu'une ſéchereſſe infructueuſe & un goût factice, qui emporte trop loin & aboutit à des acroſtiches & à des anagrammes. Dans le dix-ſeptieme ſiecle on continua à faire les mêmes efforts que dans le ſiecle précédent ; & l'Italie reſta dans le même état. Le génie fin, curieux & réfléchi de la nation eſt encore le dépoſitaire des germes du goût, dont les notions épurées ne produiſent pas tous les effets auxquels elles ſont deſtinées, parce qu'elles ſont embarraſſées d'une foule de notions étrangeres, & que les ſentimens du beau ne ſont pas aſſez favoriſés par la conſtitution, les mœurs & le local.

La poéſie italienne prouve ce qu'on vient d'avancer. Formée ſur l'idéal & l'abſtrait des regles, elle ne fut dirigée par aucun aſſemblage de notions qui tinſſent à la façon de penſer

ſer

ſer & à celle d'agir du public. L'école de *Pétrarque* avoit des notions & prenoit des ſujets trop chimériques pour être en état d'entrer en parallele avec les anciens. *Arioſte* parut, & bâtit un château enchanté, parce qu'il n'avoit pas aſſez de matériaux pour élever un édifice maſſif & ſolide. Au delà de la ligne tirée par ce puiſſant génie il n'y a que du phébus, & ſon ouvrage confine aux contes des fées. Le *Taſſe* fut imitateur de l'*Arioſte*, mais il n'eut pas la chaleur & le beau feu de l'auteur de *Roland*. Ses images ſont d'autant plus froides qu'elles ſont plus aſſujetties aux regles. *Marino* ne fit aucun cas de la vraiſemblance, & donna dans l'hyperbole. On devoit s'attendre à cet écart, le goût des Italiens n'étant ni fixe, ni ſûr. Un critique anglois va juſqu'à dire que la poéſie paſtorale des Italiens eſt le véritable écueil du goût, dont la notion peu ſtable eſt probablement la cauſe du peu de ſuccès que les Italiens eurent dans le genre tragique. Le théatre de ce peuple auſſi bien que ſa muſique ont été formés ſur un eſpece d'idéal qui n'a jamais eu de modele réel & conſtant. La vraie raiſon de ce qu'ils ne font plus de progrès eſt qu'ils en ont déja

beaucoup fait, & que rien ne les presse & ne les détermine à en faire davantage.

Si cette considération n'est pas trop honorable aux arts, elle est bien consolante pour ceux qui les cultivent. A force d'imiter, de copier & de représenter les idées des anciens sous une infinité de faces différentes, les Italiens devinrent les maîtres de toutes les nations européennes. L'*Arioste* forma *Spencer*, & la satyre italienne fit éclorre le genre de *Rabelais*. Les Nouvelles de *Bocace* réveillerent le génie de *Shakespear*, & le donnerent aux Anglois. La philosophie & la politique des Italiens, accompagnées de leurs bons & de leurs mauvais effets, passerent les Alpes & se répandirent en Europe. *Charles V.* & *François I*, animés par la plus vive émulation, voulurent l'emporter sur l'Italie, & en même tems ces Monarques se disputoient le prix l'un à l'autre. L'Italie, si propre par la situation & le caractere de ses habitans à donner le ton à l'Europe, le donna aux arts européens.

La succession des événemens amena encore une époque du goût sous le regne de *Louis XIV*, & l'on peut y appliquer ce qu'on a dit des circonstances qui amenerent celle des Médicis.

Des génies qui ne prétendoient à aucune récompenſe de la cour, préparerent la révolution du goût françois. *Rabelais* & *Montagne* furent les avantcoureurs du ſiecle de *Louis XIV*, où le bon goût s'établit en France, malgré toutes les traverſes & tous les obſtacles. *Richelieu* ſe ſervit de ſon autorité & de celle de ſa nouvelle Académie pour combattre le génie & le goût naiſſant de *Corneille*. Les Grands ne favoriſent jamais le goût en général, mais celui qui leur eſt propre. Il ne faut donc pas être ſurpris de voir que les meilleurs eſprits du ſiecle de *Louis XIV* ne fuſſent point attachés à la cour, ou n'y fuſſent pas vus de bon œil. *Paſcal*, *Fénelon*, *la Fontaine* & *Rouſſeau* étoient haïs, ou traités du moins avec indifférence. *Racine* n'auroit rien perdu du côté de la vigueur & de la force à être moins courtiſan. Le public ayant goûté divers ouvrages d'agrément qui parurent dans ce beau ſiecle, la renommée réveilla le goût de *Louis*, qui les ſcella de ſon approbation, après que le génie de quelques grands hommes l'eut mis en état d'agir. La langue, enrichie de mille expreſſions & de tours, s'embellit, & épura le langage de la cour, ſur le modele duquel la nation forma

le ſien. Les divers genres de ſtyle prirent l'empreinte de la décence, de la dignité, de l'éclat & de l'activité du regne de *Louis*. Chacun s'attachant à imiter dans ſa ſphere particuliere ce qui pouvoit être de ſon reſſort, le goût ſe répandit univerſellement. L'éloquence, qui n'oſoit prendre un vol trop haut, & embraſſer l'adminiſtration publique, mit dans la diction les bienſéances, la pureté & la nobleſſe. Par les mêmes raiſons il fut défendu au théatre d'appuyer ſur les vertus civiles. A la place des traits trop caractériſtiques & marqués on fit paroître ſur la ſcene les convenances & les mœurs publiques, la philoſophie & l'héroïſme idéal. Les beaux-arts, qui étoient ſi expreſſifs en Grece, n'eurent d'autre deſtination en France que d'être les hérauts du goût & de l'opulence du Monarque. Chacun voulant ſe diſtinguer, on ſubſtituoit à la verve poétique une belle verſification, & au lieu de s'attacher aux grands traits d'hiſtoire, on s'amuſoit à faire des portraits. La langue ſe forma ſur les agrémens & les convenances de la vie ſociale, qui lui donnerent de la préciſion & de la juſteſſe.

Le goût ne ſe maintient que lorſqu'il eſt fondé ſur l'intérêt de la nation, ſur ſes beſoins & ſur le ton caractériſtique des mœurs. Or le gouvernement n'eût pas permis au François de ſe rapprocher du goût & des ſentimens des citoyens de l'antiquité. L'intérêt de *Louis* n'étant pas d'avoir un hiſtorien de la force de *Thucydide*, il n'y en eut point ſous ſon regne. Si les acteurs entraînés par l'enthouſiaſme du génie & du goût euſſent lancé des traits contre l'orgueil, l'ambition & la violence des Grands, comme on en lançoit autrefois à Athenes, on les auroit bien fait repentir de leur audace. *Bourdaloue* eut plus de meſures à garder avec *Louis* que *Démoſthene* n'en gardoit avec *Philippe*. L'éloquent *Boſſuet* manquoit de ſujets de l'importance & de l'étendue de ceux qui furent traités par *Périclès*. Le goût tendant donc plutôt à polir les mœurs & à les rendre plus ſociales, qu'à embraſſer tous les intérêts de la nation & à porter les ſentimens au plus haut degré d'élévation & de force, ſon époque fut auſſi peu ſtable que le ton de la cour qui l'avoit autoriſé. Le public, qui varie dans tout ce qui ſe rapporte à l'agrément & au goût, ne fit aucune difficulté d'approu-

ver la méthode de ceux qui, pour s'ouvrir de nouvelles routes, corrompirent le langage par des antithefes & des pointes qui font les avant-coureurs & les émiffaires du mauvais goût. On couvrit l'embarras du ftyle par le neuf, le fingulier & le piquant des tours & des phrafes. Dès que l'on perdit de vue *Racine*, *Fénelon*, *St. Mard* & d'autres bons auteurs, on alembiqua les idées & l'on décompofa les penfées, qui furent commentées d'une maniere fi fine & fi fpirituelle qu'on n'en reconnoiffoit plus la nature & le fond. Il faut mettre à la tête de ces auteurs *Fontenelle*, qui repréfenta *Séneque* le Philofophe, & en homme de génie joua ce rôle avec fuccès. *La Motte* remplaça *Pétrone*, & *Marivaux* dépéçant les grands caracteres de *Moliere* en fit des portraits de fentimens. L'Académie françoife, une fois montée fur le ton du panégyrique, exerça le grand art de dire avec délicateffe des chofes qui flattent l'amour propre & chatouillent les oreilles. Les événemens publics hâterent enfin la décadence du goût. L'efprit des diffenfions civiles, qui dans les monarchies dégénere en cabale, introduifit les fineffes, fi propres à énerver le génie & à émouffer le goût du

vrai. Le luxe, lorsqu'il est porté au delà des bornes de la raison & du bien public, ne devient pas moins pernicieux au goût; car le faste excite l'envie de s'enrichir, & le prix qu'on met à l'opulence fait obtenir au financier la qualité de connoisseur & de Mécene. Le goût devient alors une mode, qui gagne les critiques & les juges du Parnasse. Ces jugemens précipités firent plus d'une fois des impressions fatales sur l'esprit des auteurs & des artistes. Le public asservi à la mode & croyant à crédit, n'eut plus le droit de s'inscrire en faux contre les jugemens soutenus par l'esprit de parti.

Les plus grands hommes qui vinrent après cette époque, furent obligés de rompre avec le public & avec le mauvais goût. *Rousseau* fut une voix qui crioit dans le désert. *Montesquieu*, dont l'esprit ressembloit tant à celui d'*Horace*, s'éleva par ses propres forces. Le goût du siecle l'obligeoit de remplir par des traits d'esprit les lacunes que produisoit l'immensité de son plan. *Voltaire*, navigeant comme *Colomb* dans un autre monde, ravit un tison du feu qui brûle dans les écrits des Anglois. Il se forma hors de Paris & devint *Voltaire*. Le pays qui a donné à tous les

pays de l'Europe des modeles de décence, de clarté, d'aiſance, de juſteſſe & de préciſion, fut d'un accès difficile à la profondeur du génie & à l'originalité du ſentiment. La lumiere du goût, lorſqu'elle n'eſt pas convenablement réfléchie, s'apperçoit de loin plutôt que de près. Par cette lumiere je n'entends pas la ſimple reverbération du goût qui frappe dans les antiques. Il y a mille connoiſſeurs qui ſavent prendre toutes les dimenſions d'une ſtatue; mais leur goût ſe réduit à mettre ces buſtes ſur des piédeſtaux élégans & bien imaginés. Tout ce que nous venons de dire prouve clairement que les cauſes de la renaiſſance du goût en France ayant fort varié, elles contiennent en même tems le germe de ſa décadence & de ſa chûte.

L'Auteur finit ſon Mémoire par quelques uſages qu'il tire de ſa théorie & qu'il rapporte aux enſeignemens publics & à l'éducation.

Ursachen
des
gesunknen Geschmacks
bei
den verschiednen Völkern,
da er geblühet.

Es ist ein wunderbarer Anblick, daß der Geschmack, die schöne Gabe des Himmels, die er dem menschlichen Geist nur in den Zeiten seiner schönsten Blüthe bestimmt zu haben scheinet, nicht blos nur noch einen schmalen Strich des Erdbodens berühret, sondern auch auf diesem schmalen Striche nur durch kurze Perioden gewürkt habe. Kaum ließ er sich irgendwo auf einer glücklichen Stäte nieder: so sammlete er sich auch bald Brennreiser zu seinem eignen Grabmale, bis spät aus seiner Asche anderswo wieder ein andrer Phönix entstand, und wieder das Schicksal hatte, als sein Vater.

Woher nun diese Wellen auf dem großen Meer des Zeitraums? Aus Ursachen von innen oder von außen? Wer lehret uns das große Naturgesetz der Veränderungen des Geschmacks aus der Geschichte? Wüßte mans, so erschiene zugleich, ob sich den Ursachen seines unglücklichen Verfalls nicht zuvorkommen? ob sich der gute Geschmack, wenn er fliehen will, nicht festhalten ließe? Oder, wenn sich aus Kennzeichen seine Ankunft nahet: wie kann man sie befördern? wie selbst die Samenkörner seiner Zerstörung anwenden, daß er sich neu belebe? Oder, wenn man Alles nicht kann, wozu würkt selbst dieser Verfall? Zu keinem anderweitigen Guten? Nicht auch etwa zur Glückseligkeit der Menschheit?

Wahrlich eine philosophische, menschenfreundliche und selbst zur Blüthe äusserer Verfassungen mitwürkende Frage! Und der Weg, auf dem sie untersucht werden soll, das Buch der Geschichte, das der Betrachtung hierüber

so merkwürdige und verschiedne Fälle liefert, ist allerdings die reichste, sicherste und angenehmste Straße. Hier ist die freie Wahrheit sich selbst Bestätigung und Anmuth.

Ich will zuerst die Frage aus Gründen der Seelenlehre, meistens nur verneinend, untersuchen, und Vorurtheile zuerst wegräumen, die uns den Gang durch die Geschichte schwer machen würden. Sodann wünsche ich die Geschichte jedes großen Zeitlaufs auf die tiefe, allgemeine Ursachen zurück zu führen, ohne welche sie in einem andern Zeitpunkt nicht genutzt werden kann. Die Folgen, die sich daraus zur Anwendung ergeben, machen das dritte Stück aus.

I. Grundsätze zu Betrachtung der Frage aus der Seelenlehre.

Man pflegt die Verderbnisse des Geschmacks bald von gewissen Kräften des Genies, bald der Vernunft, bald moralischer oder unmoralischer Triebe herzuleiten, und den gewählten Lieblingsgesichtspunkt der Art sodann allen Begebenheiten der Geschichte vorzuschieben. Es ist also nöthig, hier erst in Rücksicht unsrer Frage die Provinzen dieser Kräfte zuerst im Gebiet der menschlichen Seele auszumachen: wiefern sie den Geschmack verderben müssen? können? oder nie werden?

I. Wie sich Geschmack und Genie feiner brechen mögen: so weiß jeder, daß Genie im Allgemeinen eine Menge in- oder extensivstrebender Seelenkräfte sei; Geschmack ist Ordnung in dieser Menge, Proportion und also schöne Qualität jener strebenden Größen. Mithin sind sich beide nimmer an sich entge-

gen: durch die simple Natur können sie sich nie einander verderben. Die Betrachtung ist des Anblicks werth, denn sie ist Grundlage aller künftigen historischen Phänomene.

«. Genie ist eine Sammlung Naturkräfte: es kommt also auch aus den Händen der Natur und muß vorausgehen, ehe Geschmack werden kann. Orient, das Vaterland menschlicher Bildung, war lange das Land des rohen, starken, erhabnen Genies, ehe Griechenland kam und Schönheit weckte. In Griechenland selbst gingen viele rohe Namen, ungeheure Versuche, alle Fälle und Würfe übertreibender und hinsinkender Kräfte voraus, ehe sich diese Kräfte in Ordnung brachten und sich der Geschmack erzeugte. Ein Kind unterliegt zuerst dem tausendgestaltigen, tiefen, unermeßlichen Weltall, eh sich die Bilder vom Auge rücken, von einander sondern und Ideen werden: Erst durch viel Unschicklichkeiten rohangewandter Kräfte lernt der Ringer mit Gleichmaaß kämpfen und überwinden.

Wir sehn also: Bei einem Volke, was noch roh ist, muß man nicht vom Verfall des Geschmacks, sondern von langsamer Bildung zum Geschmack, zur Wohlgestalt reden. Habe es immer hie und da glücklich oder scheinbar nachgeäffet: gebe es sich selbst die grösten Lobsprüche, „wie sehr es Ge„schmack habe?„ Niemand ruft mehr, als ein probendes Kind: „Kann ich nicht schon? „Kann ich nicht schon?„ Und wenn es könnte, würde es nicht also rufen. Hier muß man also weder stören, noch niederschlagen, sondern weisen und aufmuntern. Alle zu früh aufgedrungne Regelnmaasse, ehe man selbst die Regel als unentbehrlich ansehen lernt und gleichsam von selbst darauf kommt, sind schädlich und bleiben auf immer schädlich, wie man am fixirten, seyn sollenden Geschmack in Aegypten und Sina siehet. Der Schöpfer selbst ließ erst das Chaos ausgähren, und entwickelte die Welt nur durch innere Naturgesetze zur Harmonie, Ordnung und Schönheit. Eine

Flie-

Fliege, die aus ihrem Winterschlaf gewaltsam und widernatürlich erweckt wird, lebt auf Minuten auf, um auf immer zu sterben.

β. Kann also der Geschmack nur durch Genies, d. i. durch rasch und lebend sich übende Naturkräfte entstehen; so muß er in ihnen auch nur bestehen wollen; sonst ist er ein Schall in der Luft, Echo. Reichthum an Bäumen, Pflanzen und Fluren macht einen Garten; und ist nun erst der Garten da, so kann sich an ihm Ordnung, Geschmack und Gartenkunst erzeugen. Ohne Garten bauet man in die Luft. Gemeiniglich macht man Unterschiede zwischen Genie und Geschmack; „als „ob jenes des Geschmacks nicht bedürfe, als „ob es sich selbst denselben ersetze, mehr sei „als derselbe, nur der genielose Kopf müße „sich mit Geschmack trösten u. dgl.“ Ohne alle Spekulation aber, ist der Geschmack für Genies in weitläuftigstem Verstande, nicht da: so weiß ich nicht, für wen er da seyn soll? Das Nichts, der Dummkopf kann ihn nicht

brauchen, noch fassen: Geschmack ist nur Ordnung im Gebrauch der Geniekräfte und ist also ohne Genie ein Unding. Im Gegentheil, je mehr Kräfte ein Genie hat, je rascher die Kräfte würken, desto mehr ist der Mentor des guten Geschmacks nöthig, damit sich die Kräfte nicht selbst einander überwältigen, zerrütten, und im Falle der Uebermacht auch andre gute Kräfte zertrümmern.

Wo also auch in einem Zeitalter der Ueppigkeit und des allgemeinen Verderbens sich schon die Kräfte des Genies verzehrten: man sieht, wie elend es sodenn mit dem nachjammernden Geschmack stehet! Ist er noch mehr als Geschmack, kann er durch That helfen, lehren, zurückziehen, so thue ers freudig, und seine That wird würken. Die wahre Bildung und Rückbildung kann nur immer in Gestalt von Exempeln geschehen; die Lehre muß Geist und Kraft angenommen, Uebung und Tugend geworden seyn: so wird sie anerkannt, gefühlt,

versucht, befolget; ist sie aber das nicht, so kann die bloße Stimme nicht helfen. Ist eine Schule so verfallen, daß weder in Lehrer, noch Schülern Kraft, Lust, Vorbild, Nacheiferung ist: so hilft die beste Schulordnung nichts. Und ist ein Körper im Sterben, kann ihm die beste Diät oder Promenade nicht helfen. Das zeigen alle einzelne Stimmen in den Jahrhunderten der Barbarei und des verfallenden Geschmacks. Waren sie blos Stimmen, so würkten sie nichts; gatteten sie sich aber mit Kräften, belebten sie das Genie und weckten andre Genies auf: so ward bessere Zeit. Die Eine Schwalbe, die da war, und die der Frühlingshauch geweckt hatte, prophezeite mehrere, und sie blieben auch nicht aus. Geschmack in Einer Kunst weckte den Geschmack in allen Künsten: es war gleichsam harmonischer Aether da, in dem die ähnlichen Saiten aller verschiedenen Instrumente auf Einen Druck bebten und klangen.

Nur also Genies können und müssen Genies bilden und rückbilden zur Ordnung, Schönheit und dem Gleichmaaße ihrer erkennenden oder fühlenden oder ausübenden Kräfte: denn auch hier würkt Wahrheit und Schöne nur durch Gleichgefühl und Nachahmung. Je gleichartiger die Saiten, desto mehr tönen sie einander nach: Bild aber und Schall in Regeln an die Wand gemahlt, kann nie eine verstimmte Saite stimmen oder Klang bilden. Es würken, wie Plato im Gleichniß von den Magneten und Korybanten sagt, die Kräfte am tiefsten durch unmittelbaren Einfluß und durch ein halbes Wunder. Genies, die also gebildet sind und weiter bilden, sind Ebenbilder der Gottheit an Ordnung, Schöne und unsichtbaren Schöpferskräften, Schätze ihres Zeitalters, Sterne im Dunkeln, die durch ihr Wesen erleuchten und scheinen, so viel es die Finsterniß aufnimmt.

γ. Und nun ists Sonnenhelle, wie fern Genies allein den Geschmack verschlimmern?

nehmlich, weil er ohne sie nicht exsistiret, und sie ihn allein verschlimmern können, wenn sie die Kräfte ihres Genies übel anwenden. Das ist nun auf zweierlei Art möglich, durch falsche Zwecke und durch falsche Mittel. Ist ein Maaß schon voll und man gießt mehr: so fließts über. Will der Kopf voll Kraft, was schon am Ziel ist, noch weiter treiben: so ist er jenseit des Zieles, im Lande der Unnatur und des falschen Geschmacks an Zwecken. Wählt er sich gar ein Irrlicht zum Ziel, oder will mit Ikarus Flügeln zur Sonne hinauf: so wird er Morast und Meer mit seinem Namen zeichnen: er wählte falsche Zwecke und erlag also auf dem Wege. Oder ein Genie hatte ein edles, wahres, zu erreichendes Ziel, nur es hatte dahin keinen Führer. Es nahm also im ersten Feuerrausche eine falsche Bahn, sah zu spät, daß es irrete, und war Genie, hatte einiges Gute auf der falschen Bahn erreicht, sah zurück und hatte nicht Größe gnug, das alles aufzuge-

ben und neu einzulenken. Vielmehr spiegelten sich falsche Zwischengegenstände mit Reizen vor: es traute sich zu, mit seinen Kräften auf dem schiefen Wege noch immer dahin zu kommen, wo alsdenn kein andrer auf solchem Wege gekommen war: es lief fort und ward mit edeln Kräften Urbild des falschen Geschmacks, eine verführende, negative Größe. Das ist die traurige Theorie des verfallenden Geschmacks in allen Zeitaltern, aus dem Gesichtspunkt des Genies betrachtet.

3. Und das ist zugleich, ohne alle Deklamation, die ächte Lobrede auf den Geschmack durch Genie würkend: er ist nehmlich das Steuerruder der Kräfte desselben auf dem wüsten Meer des Zufalls. Daß jeder sich Bahn wählen und auf ihr mit Inbrunst streben könne, ist Werk der Natur; daß er sich richtige Bahn wähle, und auf ihr zu edeln, erreichbaren, nutzenden Zwecken strebe, ist Werk des Versuchs und der Erfahrung. Wohl dem, dem, wie Herkules, die Göttin

erschien, ihm Weg zu zeigen, Muth einzusprechen und sich ihm zur Führerin zu entbieten, bis zum Ziele! Er wird sich zehn vergebliche Wege ersparen, von denen er einst mit Reue und vergeblicher Ermattung zurückkommt, oder die ihn nie zurückkommen laßen. Wenn die Quelle des guten Geschmacks austrocknet, wer will sie wieder füllen und beleben? Neulinge kommen an die Stelle der alten, ächten, simpeln Erfahrung, die die Stimme der Lehre dem Neid und Unvermögen zuschreiben, das sie meistern will, weil es sie nicht übertreffen könne. „Der „dort im Bette wimmert, sagt man," ist ein kranker Greis, und wir klettern auf spitzigen, steilen Felsen! Das Genie ist ein solcher Funke von Göttlichkeit, daß selbst auf falschem Wege, in übelm Geschmacke, es nur von Kräften des Genies und nicht von Regeln anderswohin gelockt werden will. Jedes Samenkorn der Schöpfung wird nur durch sich selbst erstattet.

II. Wie das Genie, setzt man oft auch die Vernunft dem Geschmack entgegen, und weiß sich viel, wie diese immer zu dem Verfall jenes beigetragen. Eben so falsch und verworren.

Ist Geschmack nichts als Ordnung, Fertigkeit der Kräfte zur Schönheit; so schnell er würke und empfunden werde, kann er nur durch Vernunft, Beurtheilung, Ueberlegung würken, durch die allein Ordnung wird. Selbst die Bienenzelle (wenn Genie mit Instinkt der Thiere, die vielleicht im Grunde Eins sind, verglichen werden darf) selbst sie braucht den treflichsten Bienenverstand zur Vollendung, und je edler ein Genie ist, in je würdigerer Sphäre es strebt und je würdiger es sein Streben vollendet, desto mehr muß es treffende umfassende Vernunft zeigen, im schnellsten Flammenstrom der Thätigkeit und Empfindung. Der Schöpfer, der alles übersah und gut fand, genoß, geistig zu reden, den Augenblick der

höchsten Vernunft, und sinnlich zu reden, den Augenblick des entzückendsten Geschmackes.

Als sich das griechische Trauerspiel von Thespis Karre zu Aeschylus und des großen Sophokles Geschmack hob, was wars, das es so fortrückte! Genie mit Vernunft, Ueberlegung mit fühlenden Kräften, Geschmack wars, der ihm Geschmack anschuf. Dies rohe, feierliche, leere, kalte lies man hinweg; jenes würksame, handlungsvolle bog man aus einander: Einheit und Mannichfaltes, Geschmack, Schönheit! Wenn Euripides sich nachher, wenn auch mit den schönsten Sokratischen Reden von diesem vesten Ziel der Ueberlegung des Einen, der Handlung wegwandte: so zeigt Aristoteles, daß die Bühne mit all den Sokratischen Reden nicht gewann. Was wars, das die Kunst der Griechen schuf? Genie- und Thatvolle Ueberlegung. Der alte Aegyptische Styl war da, hart, trocken, leer von Stellung und Handlung: man dachte, fühlte, schuf dem

Marmor schöne Ründe, Wohllaut, Handlung an; und der Geschmack der Griechischen Kunst wurde. So entstand Homer aus vielen Märchen, Schlacken und Troja-Dichtern vor ihm: so entstand die Redekunst mitten im Kampf und Vernunftgebrauch bürgerlicher Geschäfte: so die übrigen Dichtarten aus Homer. Die Beisitzerin der himmlischen Rathschläge, Ueberlegung, leitete die Griechen bei jedem Schritte, daher kamen sie auch auf einfältigem Wege so hoch. Je mehr man sich gegentheils davon entfernte, desto mehr sank Kunst, Wissenschaft, Alles. Verstand ist die Seele: Genie der Körper, und die Erscheinung beider in einander heißt: guter Geschmack. Wie sollen sich die nun einander widerstreiten?

Soll also die Vernunft den falschen Geschmack befördert haben: so will man Unvernunft, Klügelei, Sophisterei sagen. Entweder daß man sich für lauter lieber Vernunft der sinnlichen Gegenstände entwöhnte

und das thut unsere wahre Vernunft nie: denn über Sternen zu schweben, ist uns nicht gegeben. Oder man habe auch über sinnliche Gegenstände die Vernunft falsch verwendet: gegrübelt, wo man empfinden, Merkmale getrennt, wo man sie verbinden, Regeln gegeben, wo man hätte handeln sollen. Und denn war das wieder Vernunft nicht: denn deren Erstes Geschäft ist, zu wissen, wohin sie gehöret, und weg- oder fern zu bleiben, wo sie nicht hingehöret. Unter keinem Vorwande konnte durch sie falscher Geschmack entstehen.

Das ist so wahr, daß selbst Produktionen des falschen Geschmacks in der Folge nicht umhin konnten, neue Vernunft zu bilden und sich an ihr selbst zu zerstören. Mochte immer im Anfange des Taumels die Vernunft bezaubert und verführt scheinen: so bald der in den Täuschungsgärten ermattete Geschmack sich im Spiegel der Wahrheit sah, ermannte er sich, und selbst die unglücklichen Fälle waren ihm itzt Regeln der Weisheit.

So heilig und rein ist dieser edle Strahl, daß er, wie die Sonne zwar umwölkt und zurückgeschlagen, nicht aber in seiner Natur verändert, und in Finsterniß verwandelt werden kann. Wohin er würkt, brennt er, und wirft sein Bild ab.

Eben durch den Geschmack haben also die Griechen an Vernunft und durch ihre leichte Vernunft an Geschmack gewonnen. Was für eine Welt von Veranlassungen liefert der Geschmack der Vernunft zur Uebung! Und alles schwebt hier sinnlich vor, Mittel und Zwecke. Das Urtheil aus solchen Erscheinungen trift schnell, wie der Blitz und würkt eben so schnell weiter. In Werken der Art wird mit Feuer gearbeitet, mit Liebhaberei geurtheilt und empfunden: selbst dies Urtheil und diese Empfindung war bei den Griechen Wettlauf. Wo noch Alles Genie, rohe Kraft und Sturm der Handlung ist, hat die Philosophie noch keine Stäte; wo ein Volk zuerst erwacht und sich aus dem mächtigen Traum

sammlet, da wird Geschmack, und er in seinem schnellen richtigen Urtheile Vorläufer der Ueberlegung über die unsinnlichsten Begriffe.

Nur muß man auch hier der Vernunft keine falschen Vorrechte geben, womit man alles verdürbe. Sie, ohne sinnliche Werkzeuge und Triebe, ist nur müßige Zuschauerin, und sind ihr diese entgegen, so entstehen Zwistfälle, bei denen der Geschmack nie zur Reife kommt. Ihre Einwürkung wird verdunkelt, getäuscht, überwogen, sie ruft vergeblich. Man muß also das Verderben des Geschmacks anderswo suchen, als in ihrer Quelle.

III. Man suchts in den sittlichen Kräften, und will, daß bald Frömmigkeit Wohlgeschmack, bald Verfall am Geschmack Gottlosigkeit nach sich ziehn müsse. Mit welchem Rechte?

1) Geschmack und Tugend, ist nicht Einerlei. Jener ist nur Ordnung und

Gleichmaaß gewisser sinnlichen Kräfte zu oder in einem Kunstwerk: diese soll Ordnung und Gleichmaaß seyn in all' unsern Kräften zum grossen Werk des Lebens — großer Unterschied! Das Kunstwerk kann so eingeschränkt: a) die Kräfte der Seele darauf so eingeschränkt seyn, als der Instinkt der Biene auf die Zelle; die meisten höhern und thätigen Kräfte bleiben also ungeregelt und todt. b) Das Kunstwerk kann den Menschen so an sich ziehen, daß eben diese Leidenschaft die andern Kräfte und Neigungen aus der Fassung bringt, und so wird die Wuth des Geschmacks wie jede andre Wuth, Fallstrick. c) Gewisse Werke können endlich würklich eine Leidenschaft der Art fodern, die denn künstlich- aber nicht moralisch- gut ist. Sie wollen Sturm, nicht aber eben Sonnenhelle. Brutus war kein Cicero, und Sokrates kein Perikles, kein Demosthenes. Die Staaten, in denen der beste Geschmack blühte, waren nicht eben die tugendhaftesten,

und Athen mit all seinem Geschmack selbst kein Lacedämon an Bürgertugend.

Freilich kann der Dichter, Mahler, Bildhauer, Tonkünstler von seinem Kunstgeschmack Anlaß, Gestalt, Erinnerung, Modell nehmen, seine ganze Seele, sein ganzes Leben zu dem Geschmack zu bilden und das wäre freilich Tugend. Er kanns; ob ers aber auch will? auch bis zur That, Fertigkeit und täglichen Gewohnheit wolle? — welch andere Welt von Frage! Aus einem Infinitesimaltheilchen soll ein Berg des Unendlichen entspringen, durch Nichts! auf Einmal!

2) Aber das ist unläugbar, daß, wo die Sitten auf den höchsten Grad verdorben sind, auch der Geschmack verdorben seyn müsse, und das sehr natürlich. Geschmack ist nur Phänomenon der Vernunft, des Genies, der sinnlichen und begehrenden Kräfte. Nagt an diesen allen nun der Wurm von innen, so ist auch ihre Erscheinung schändlich und häßlich, und das heißt schlech-

ter Geschmack im weitesten Verstande. Wo Ueppigkeit, Schande, Schwäche, Knechtschaft, Lüsternheit herrschen: da hat keine Kraft der Seele mehr edle Zwecke, oder edle Mittel. Man setzt abscheuliche Gottheiten auf den Altar, denen man auch abscheulich opfert. Die Ordnung der Kräfte wird zerrüttet, die Kräfte selbst nehmen ab, weil man sie nicht, oder verstimmt und unwürdig brauchet. Geschmack sollte das Bild und Kleid der Tugend seyn; wo sie gar nicht ist, ist auch ihr Bild und Kleid nicht mehr.

So fern ists also gewiß, daß Geschmack die guten Sitten mit anhält, aber nicht als gute Sitten, sondern als schönen Anstand, als Wohlordnung. Und gute Sitten in gewissem Grade befördern den Geschmack, so fern sie ihm Materie, Beispiel, Triebfedern zu würken reichen. Fällt die schöne Hülle so gar weg: so ist Alles verlohren. Der Geschmack war das Organum gemeinschaftlicher Konvenienz über Begriffe der Wohlord-

nung,

nung, und also wenigstens eine scheinbare Larve.

* * *

Mit allen den Begriffen kommt man also nicht weit, und es muß nicht durch Spekulation nach solcher und solcher Hypothese, sondern aus der Geschichte tief untersucht werden, wie sich Geschmack, das Phänomenon von Kräften des Genies, Verstandes und sittlicher Triebe auf die Irrbahn lenkte? In jedem Zeitalter muß es so eigen untersucht werden, als obs gar keinen andern Geschmack, als diesen, gegeben. Und wie kann man sichrer und tiefer gehn, als man in jedem Zeitpunkt simpel frägt: woher entstand der gute Geschmack hier? warum daurete er so lange? Alsdenn wird man gleich sehen, daß er mit diesen Veranlassungen seiner guten Natur verfiel, daß nun andre Zeitumstände kamen, das schöne Phänomenon zu zerstören. Auf diesem Wege wirds

auch offenbar, warum er in aller Geschichte so selten gewesen? Warum er nie an einem Ort unter der Gestalt wiedergekommen, in der er vorher gewesen? u. f. Endlich giebt dieser Weg der Betrachtung auch die reichste und tiefste Anwendung: wir versuchen ihn also!

II. Ursachen des gesunknen Geschmacks bei den verschiednen Völkern, da er geblühet.

1. Wenn wir die Ursachen tief forschen, aus denen sich der Geschmack unter den Griechen erzeuget, und zu solcher Blüthe erhoben, so sind wir auf dem Wege, die Geschichte des verfallenden Geschmacks zu ersehen. Jene Veranlassungen würkten, wie Alles unter dem Monde, nicht ewig: es traten andre schädliche an ihre Stelle, und der

Geschmack sank! selbst bei dem Volk, bei dem er am meisten Natur war.

1) Homer entstand im schönen Griechischen Jonien in einem Zeitalter, da er die ersten Schritte der feinern Bildung sah und von den starken Sitten der frühern Welt in lebendigen Sagen hörte. Die Heldenfabeln lebten damals im Munde der Griechen, und nahmen in einer Zeit, wo Schrift und Prose noch nicht erfunden war, von selbst dichterische Gestalt an. Der Heldenzug der Griechen vor Troja war Nationalgegenstand, wie der Zug der Argonauten, nur heller, stärker, näher: in ihm lagen die Keime abgesonderter Helden, und Freiheitstaaten in jenen großen Bildern ihrer Könige vor Troja: zehn Dichter hatten ihn gesungen. Homer sang ihn auch auf eben so natürliche, seinem Zeitalter angenehmste, mildeste Weise. Die griechische Sprache schlug damals in Asiatischer Himmelsluft in Blüthe: die Mythologie verschönte sich zur rundesten Gestalt: die Leiden-

schaften und die Seele der Menschen war offen: er sang, wie er sie sah und hörte, und seine Gesänge blieben in Ohr und Munde. Lykurg sammlete sie endlich, da eben das Zeitalter der Griechischen Bürgerkultur anbrach und so wurden sie Codex der Sitten, Gesetze und Geschmackslehre in den Städten: Homer ward Vater des Griechischen Geschmacks auf die natürlichste Weise. Eine Reihe schicklicher Veranlassungen bildete ihn und Griechenland für ihn.

2) Eben so natürlich entstand das Griechische Drama in aller Blüthe seines Geschmacks. Aus Heldenfabeln, Spielen, Musik, Zeitvertreib, Gottesdienst, (Alles auf Griechische Art gefühlt, gemischt, behandelt) erwuchs die Bühne, auf der Aeschylus, Sophokles und Euripides Wunder würkten. Alle Bestandtheile, die Aristoteles aufzählet, Handlung, Sitten, Meinungen, Musik, Sprache, Verzierung lagen im Keim der Entstehung, und waren kein Schulgeheimniß. Das

Wesen des Gedichts, Handlung, Vorstellung war Probstein, und was dahin nicht würkte, war Fehler. Jeder edle Mann Griechischer Bildung war Richter, wie man aus den Wettstreiten siehet, und auch im Inhalt und in der Würkung war Bühne eine lebendige Angelegenheit eines Publikums, wie Athen war. Das ganze Gesetzbuch Aristoteles ist dem Munde des Volks entnommen, wie in den Nordischen Gerichten erwählte Schiedsrichter der Gemeine jedesmal nach der Natur der Sache erkannten. Das Griechische Drama war eine Naturblume der Zeit, der Veranlassungen des damals lebendigen Geschmacks, wie Jahrhunderte vorher die Märchen und Rhapsodien der Aoiden. Sophokles entstand, wie Homer, und Pindar, wie alle beide.

3) Die Griechische Redekunst nicht anders. Sie war in den Republiken öffentliche Anstalt und Triebfeder: Gemeingeist, öffentliche Rathschlagung, Geschäfte, Freiheit,

waren ihr Element: da gabs zu Vorträgen, wie zu Freiheit und Geschäften natürlich gebohrne Männer: die Philosophie, Erziehung und Uebung ging dahin, aufs Leben der Republik, auf Thätigkeit des Bürgers. Die Sprache war in ihrer schönsten, lebendigen Form; alle äußere Anstalten trieben dahin, weckten, bildeten, belebten. Da gabs also Perikles, Alcibiades, und einen Demosthenes noch vor Erlöschung der Flamme. Naturgeist Griechischer Republik und Lehre wehete in ihren Reden.

4) Die Kunst endlich, die das weiteste Feld von Veranlassungen hatte, ging eben die Bahn. Die Bildung der Griechen, ihr Gefühl für Wohlgestalt, leichte Handlung, Lust und Freude, Mythologie, Gottesdienst, Liebe zur Freiheit, die ihre tapfren Männer und edeln Jünglinge belohnte, und so viel andre Ursachen, die Winkelmann vortreflich entwickelt, schufen und entwickelten ihre Kunst zur Blume der Schönheit: sie war

lebendige, veredelte Griechische Natur, wie alle vorige Produkte.

Was folgt aus dem Allen? ein sehr einfacher Satz, den man sich immer gar zu gern als künstlich und vielfach denket: nehmlich, der gute Geschmack war bei den Griechen in ihren schönsten Zeiten so eine natürliche Hervorbringung, als sie selbst, als ihre Bildung, Clima, Lebensart und Verfassung. Er existirte, wie Alles, zu seiner Zeit und an seinem Orte, zwanglos, aus den simpelsten Veranlassungen mit Zeitmitteln, zu Zeitzwecken: und da diese schöne Zeitverbindung aus einander ging, schwand auch das Resultat derselben, der Griechische Geschmack.

a) Hätte jemand der Griechen Homer seyn wollen, unter Umständen, da kein Homer seyn konnte, gewiß ists, daß er nur ein falscher Homer geworden wäre. Apollonius unter den Ptolomäern ist Zeuge. Er trat ins Schiff der Argonauten: wie kam er dahin?

war er da gewesen? konnte und wollte ihm jemand nachsteigen? Sein Zeitalter lieferte ihm dazu weder Sitten noch Sprache, weder Inhalt, noch Ohr, noch Zweck, noch Empfindung: er ward also ein todter Nachahmer: er sang außer seinem Elemente. Hätten die Griechen früher so angestrebt, gesungen, was ihnen zu singen nicht gebührte, so hätte auch der gute Geschmack so lange nicht gelebt. Ihr guter Genius bewahrte sie aber vor dieser Bahn des unnützen, kraftlosen Neides. Sie sangen, worüber sie Herrn waren: die Dichtkunst rückte mit dem Zeitalter weiter: sie folgten Homer, indem sie sich von ihm entfernten.

b) Sobald die Zeit entwich, da die Triebfedern des guten Dramatischen Geschmacks zusammen würkten, sank dieser. Die Gegenstände der Bühne aus dem Kreise der Griechischen Fabel, die sie den Cyklus nannten, waren erschöpft: man wählte schlech-

tere, oder behandelte die vorigen neu, das ist schlechter. Der Erste glückliche Blick war von den Meistern des Drama geschehen: die Muster standen da und verschatteten den Nachfolgern die Sonne. Man ahmte nach, statt frei zu behandeln, und eine zwischen Freiheit und Knechtschaft getheilte Seele würkt nie ganz und edel. Da der Geschmack nur im ganzen, freiwürkenden Genie lebet, so wich man natürlich so mehr von ihm ab, als man ihm in Regeln und Vorurtheilen auf eine todte Weise nachstrebte. Die Umstände des Volks änderten sich. Was voraus Angelegenheit des Publikum gewesen, ward Spiel einer unmäßigen Liebhaberei. Man ließ Tage hinab wetteifern, wo durch die Menge der Speisen der Gaume gewiß den Geschmack verlor und schon der unzusättigende Hunger Krankheit zeugte. Wie sich der Thaten- und Freiheitgeist des Volks verlor, hatte die Bühne ihr Element verloren: der gute Geschmack lebte in alten Resten, und war zu neuen Vorbrin-

gungen todt, wie man schon die Keime dazu in Aristoteles Poetik siehet.

c) Mit der Redekunst eben also. Wie Griechenfreiheit sank, war ihr Feuer dahin: in Demosthenes war sie, wie in der letzten Noth, eine auflodernde Flamme. Sie kroch in Schulen und enge Gerichtsschranken, krümmte sich im Staub' und verstummte. Das hat Longin schon simpel und stark gezeiget.

d) Die Kunst, die ein größer Feld von Veranlassungen, zudem keinen weiten, sondern einen sehr sinnlichen, anschaubaren, und beinah mechanischen Zirkel hatte, konnte sich länger und auch im Vorhofe der Monarchie noch erhalten, so lange sie entweder keine Sklavin war oder unter einem guten Joch diente. Der gute Geschmack in ihr war gleichsam fixirt, und da bei ihr Alles auf Uebung und Nachahmung beruhet, so konnte ihr diese nicht schaden, sondern erhielt sie. Viel Anwendungen der Kunst z. E. zur Vereh-

rung der Gottheiten und idealischen Bildsäulen, blieben, und die Achtung der Künstler gewann an liebhaberischen Höfen, so wie auch Sieg und Reichthum ihr mehr Materialien schaffte. Die Kunst also, zusammt der Komödie, daureten über das Zeitalter der Griechischen Freiheit und Würksamkeit heraus, nur aber, wie man offenbar siehet, aus den Samenkörnern voriger Zeiten. Wären diese nicht längst voraus gepflanzt und gepflegt worden, hätten sie jetzt die Gestalt nicht gewonnen. Auch die Kunst hatte ihre schönste Zeit gehabt, da sie am meisten Nationalblüthe und lebendige Griechische Natur war, in den Zeiten des Wohlgeschmacks, des Ruhms, der Würksamkeit und Freiheit, zwischen dem Persischen und Peloponnesischen Kriege. Später brannte sie nur ruckweise und aus vorigen Funken. So gings mit dem Griechischen Geschmack bis auf seine kleinsten Produktionen.

Das Zeitalter Alexanders also, so blühend es für die Gegenwart schien, so tief untergrubs den Griechischen Geschmack in seinen Ersten Quellen. Sobald die Griechische Freiheit, der Republikanische Gemeingeist der Griechen, ihre leichte Art, mit Lust und Freude zu würken, hin war: was sollte nun blühen? Dichtkunst, wo keine Sitten und Leidenschaften der offnen Muse mehr waren? Oder Redekunst des thatvollen, muthigen Herzens, wo keine Selbstwürksamkeit, keine Freiheit mehr war? Selbst die Geschichte kam in Banden und Alexander hat keinen Xenophon, oder Thucydides gefunden, weil zu beiden es gehörte, daß kein Alexander da seyn mußte. Die Kunst blühete hie und da, und dann und wann an Höfen: das war aber Treibhaus und nicht mehr Garte der Natur. Die Komödie verfeinte sich mit Menander, eben weil sie nichts mehr zu würken hatte, und sich am feinen Spiel begnügen konnte. An Ptolomäus Hofe gabs ein Siebengestirn

von Dichtern, die aber auch der Grösse nach Siebengestirn waren. Der Einige Theokrit, der sich ins Schäferleben, dem immer Reste alter Unschuld und Wahrheit bleiben, zurück verirrte, fand wahre Sphäre: den andern fehlte es offenbar an Inhalt, Muse, und freiem, lebendigem Raum zu würken. Die Dichtkunst wartete im Vorgemach auf, schnitzelte Becher und Blumen, wenn sie nur gefallen konnte, oder suchte durch Kunst, Zwang, Schmeichelei und Gelehrsamkeit ihren Mangel zu ersetzen, das ist, Alles zu verderben. Selbst die Griechische Sprache verfiel, da sie in andre Länder wanderte: und die Länder, wohin sie wandern muste, waren Asien und Aegypten, wo so viel Schwärmerei und süßes Gift keimte. Bis ins Herz von Persien und Indien waren Griechen verstreuet. Geistige, überspannte Ideen der Perserphilosophie und des neuen Hellenismus gährten also vom Caucasus bis Libyen zusammen: der Griechische Geschmack verlohr sein

Anschaubares, seine schöne Sinnlichkeit und Reinheit, ja wäre Ungeheuer geworden, wenn er nicht bald durch etwas anders verdrängt wäre. Der naturvolle Karakter der Griechen war aber nicht bestimmt, bis zum Ungeheuer erniedert zu werden: er erhielt sich, auch in seinem Verfall, noch Spuren voriger Schönheit. Noch bis auf den heutigen Tag sind die Griechen Geschmackskenner von Natur: Leichtigkeit, feine Organisation, Lust und Freude bewahrt sie vor Unnatur, der Pest des guten Geschmacks. Man sieht aus allen Nachrichten, daß nur der Genius einer schönen Zeit, die vielleicht nur einmal in der Welt gewesen, von ihnen gewichen und gewiß mit dem glücklichen Zusammentreffen von Umständen nie wieder kommen wird. Der Griechische Geschmack war die schöne Nationalblume ihrer freien Würksamkeit, ihres Schönheittrunknen Genies, ihres hellen, treffenden Verstandes: da der schönen Blume Boden, Saft, Nahrung, Aether

fehlte, und verpestende Winde wehten, starb sie.

II. Die Römer drängten sich hart auf die Griechen: der Geschmack ist ihnen aber nie geworden, was er den Griechen war, Nationalsache und Element der Bildung. Man weiß, wie lange sie sich ohne Geschmack behalfen, ja groß und mächtig wurden, sogar, daß sich die alten, wahren Römer der Einführung des Geschmacks, als einer fremden, schädlichen Pflanze, widersetzten; die Griechen hatten sich, wie unter Gesang Amphions und Homers gebildet. Den Römern sind also auch die Produktionen des Geschmacks, die bei den Griechen Grundlage zu Allem waren, Kunst und Dichtkunst, nie würksame Triebfedern worden; die Dichtkunst entstand nur spät d. i. sie ward aus Griechischem Saamen in den Garten eines Kaisers verpflanzt, wo sie als schöne, müßige Blume da stand und blühte. Die Bühne (nach Aristoteles der Mittelpunkt würksamer Dicht-

kunst!) hat bei den Römern nie Würkung gehabt: die Kunst eben so wenig: und die besten Dichter waren Versifikateurs, d. i. Philosophen oder Redner, oder gar Schmeichler in Versen. Gleich hinter der schönsten Dichterperiode konnte, sobald sich zwei Augen schlossen, auf Einmal der falsche Geschmack einbrechen, was wenn Dichtkunst, Kunst, und guter Geschmack ein Nationalmedium der Denkart gewesen wäre, nie hätte seyn können. Daß aber der Geist Horaz und Virgils mit nichten Geschmack des Publikum gewesen, zeugt Horaz Brief von der Dichtkunst mit seiner ganzen Seele: Trotz aller Schmeicheleien der Dichter konnte August sein goldnes Rom nicht Einen Augenblick zum Athen in Absicht auf Geschmack und schöne Fühlung schaffen. — —

Redekunst und Geschichte waren die Nationalprodukte des Römischen Geistes, an denen sich ihr Geschmack bilden konnte, und so tüchtig und stark den Griechen nachgebildet hat. Die ältesten Namen derer, die ihre

Spra-

Sprache übten, waren Geschichtschreiber: selbst Ennius schlug dahin, und die alten Tragiker gaben mehr Geschichte zur Anschauung, als Gedicht. Kato kam bald und gab einen starken Druck auf Bürgerredekunst und Geschichte, bis Livius, Cicero, Sallust, Cäsar den Geschmack, der etwa Römergeist heissen könnte, vollendeten. Die Dichtkunst blühte bei erster Muße des Staats nach, und trug allerdings viel zur Bildung der Sprache und Philosophie der Römer bei, nur aber als fremdes Gewächs, so eben nicht tief aus Römischem Boden sproßte, noch dahin ein würkte. Römergeschmack war Geschichte, ernste gesetzgebende Beredsamkeit, That: so wie es bei den Griechen leichte Würksamkeit gewesen war, in Allem schöne Sinnlichkeit und Wohlklang.

So lang' also in Rom Veranlassungen waren, den ächten Thaten- Red- und Geschichtgeist zu wecken: so wuchs der veste Römische Geschmack. Die ersten Redner

waren einfältige, ehrfurchtvolle Obrigkeiten, Oberpriester, Feldherrn, Censoren: ihre Beredsamkeit war aus dem Herzen, ihr Wort That und Muth. Die ersten Geschichtschreiber Roms waren Chronikschreiber voll Stadt- und Bürger- und Familiengefühl, voll nackter That und Wahrheit. Väterliche Majestät und Gedächtniß der Vorfahren belebte Alles. Aus dem Geist ist Rom erwachsen. In dem Geist konnten die Gracchen wüten, Kato donnern, Antonius fortreissen, bis Cicero sich endlich mit allem Wohlklang der Griechen putzte. Rede war das Steuer, das ihr that- und rudervolles Schiff lenkte, und Geschichte das weisheitvolle Reisebuch, darnach es gelenkt wurde. Die Scipionen, Katonen, Sylla, Crassus, Lucullus, Brutus, Antonius, Pompejus, Cäsar waren Redner, Geschichtschreiber oder Freunde derselben: es war Geist des alten Roms.

Da der Geist wich und das Republikanische Rom unter das Joch der Monarchie

sank: so hoch die Blumen und Kränze dieses Jochs gepriesen wurden, so wenig konnte doch ein zierlicher August und ein spielender Mäcenas mit all ihren Geschenken das ersetzen, woraus Römergeist worden war: das sieht man stracks nach Augustus Tode. Ein argwöhnischer, neidiger Fuchs, ein Ungeheuer übers andre waren nun schöne Auguste: und die Geschichte hats mit Blut und Thränen geschrieben, was der ächte Geschmack, der Sohn des Römergeists nun ward. Als Rebell und Verräther ward er angesehen: ein Tyrann strafte mit dem Leben, wer ihm in Aeolischem Dialekt antwortete, der andre will Homer verbannen, der dritte neuen Wörtern und Buchstaben das Bürgerrecht geben, der vierte dringt gereimte Verse und eine erbärmliche aber mit eigner Hand verfertigte Geschichte, als Muster auf: das war jetzt statt Römergeistes und Römergeschmackes. Alles versinkt in Sklavenfurcht vor Lieblingen und Tyrannen: die wahre Geschichte schweigt

und muß schweigen: wo ein besseres Genie aufblickt, wenn es sich nicht wie Persius in ein Höllendunkel hüllet, muß es bessern Geschmack und Wahrheit mit dem Leben büßen. O ihr Mörder der menschlichen Freiheit, Unterdrücker der Gesetze des Staats und der Rechte Eurer Mitbürger, an welchen Gräueln der Nachwelt seyd ihr schuldig! Wenn denn nun auch Ein August mit Ruhe, Geschmack und Milde zu regieren denkt, wenn er Tiberen, Caligula's, Claudius und Neronen in seinem Geschlechte Platz macht, welche Folge von Unthaten und unwiderbringlichen Räubereien ruhet auf ihm!

Wo war nun die alte Römererziehung? die ehrwürdigen Bilder der Vorfahren? die Freiheit, selbst den Censor und Diktator zu strafen? das Leben in Geschäften, die Bildung für die Republik, Ehre und Werth im Wohl des Vaterlandes, darüber reden, rathschlagen, überreden, handeln zu dürfen — wo war das Alles itzt? In Ueppigkeit,

Schande, Furcht und Elend versunken! Die Beredsamkeit staubigen Pedanten, die Erziehung den Sklaven, die Geschichte den Schmeichlern, das Wohl Aller dem Wink des Tyrannen, der Raserei seines Lieblings überlassen — das vortrefliche Gespräch über den Verfall der römischen Beredsamkeit spricht hier, als Richter und Zeuge, statt meiner.

Man denke nicht, daß das Zeitalter kein Gefühl seiner Krankheit hatte, wie man ihm oft vorzubuchstabiren pflegt. Eben das genannte Gespräch über den Verfall der Beredsamkeit, Quintilian u. a. entdecken die Quellen mit bittrer Empfindung. Wer hat mehr und stärkere Stellen vom einreissenden übeln Geschmack, als Petron? Plinius sagt treuherzig selbst, daß eben die natürlichsten Stellen seiner Rede, die ihm die wenigste Mühe gekostet hätten, auch die würksamsten gewesen seyn. Selbst in Seneka sind Stellen vom verfallenden Geschmacke häufig und Persius, Martial, Juvenal machen ja eben das

zum Gegenstand ihrer empfindlichen Geißel, was sie selbst verschlimmerte. Wie anders ists aber ein Uebel bemerken und ausrotten, die Pest fühlen und ein ganzes Land von der Pest befreien.

Noch weniger, glaube man, es habe den Leuten von Geschmack (wie man das Wort in einem schwatzenden Zeitalter nimmt) an Speise und Trank, Dach und Schlafkammer gefehlet. Tiber erhielt sich ja seine Akademie von Grammatikern, denen ers einst einen Morgen antrug, eine Barbarei seines Mundes in ihre Schriften aufzunehmen und also viel Zutrauen hegte. Claudius schrieb Bücher, eine Schutzschrift für Cicero sogar, und war also gewiß ein Herr von Geschmack. Er sprach in Versen, erfand Buchstaben, erweiterte das Museum zu Alexandrien und war also ein großer Beförderer der Wissenschaften. Nero raubte Griechenland alles Schöne, was er wegbringen konnte: er war also ein großer Liebhaber des Schönen und bereicherte Rom

mit den schönsten Denkmalen der Kunst. Der sparsame Vespasian gab den griechischen und lateinischen Rhetoren Pensionen. Domitian ehrte Quintilian, ihm sogar die Erziehung seiner Prinzen anzuvertrauen. Trajan schrieb an Plinius wie Freund an Freund, und ließ jungen Leuten von Hoffnung sogar nach ihrem Tode Statuen setzen. Der bereiste Hadrian war Kenner, Dichter, Gelehrter, Künstler: an seinem Hofe gabs Atellanische Spiele, Komödien, Rhetoren, Poeten, Geometers, Philosophen, denen er nach ihrem Tode selbst Grabschriften schrieb u. f. -- Ferne, daß wir Einen Goldstaub verunglimpfen wollten, der je vom Thron in die Harfe Eines Dichters, auf die Schrift Eines Weisen gestreuet worden; das Körnchen Goldstaub macht aber nicht Alles: vielmehr kanns die Harfe dumpf machen und der Schrift Farbe, Leben und Kraft nehmen. Nichts in der Welt kann ohn' Anlässe, Triebe, Wahrheit und rufendes Bedürfniß werden,

was es werden soll; am wenigsten die edelste Gottesgabe, Geschmack und Genie. Nehmt diesen Baum aus seinem Klima und Erdboden und seiner freien, hohen, wilden Luft, und pflanzt ihn in die enge Luft des Treibhauses; er ist dahin, wenn er auch dem Scheine nach kränkelnd da steht. Futtert dies kostbare, fremde Vieh ausser seinem Element, ganz umsonst in öffentlichen Gebäuden, es stirbt, troz Speis' und Trank, oder wird fett und abgeartet. Es pflanzt sich gar nicht, oder äußerst mühselig fort, und ist langen, lebendigen Todes vermodert. So wars mit dem Römischen Geschmack, da auch Er gefuttert werden muste.

Traurig ist die Bemerkung, aber wahr, daß sobald der Geschmack sein lebendiges Element verlohren hat, ihn auch einzelne Regeln und gute Bemühungen nicht herstellen können: Quintilian predigte umsonst und Plinius und Tacitus in der kleinen bessern Zwischenzeit, auf die sie trafen, waren

immer noch so fern von der alten Kraft und Einfalt. Die Ursachen davon ergeben sich aus ihren Werken. In einer eigen angelegten Lobrede, wenns auch auf einen Trajan wäre, kann sich so wenig ächte Römerberedsamkeit zeigen; als in Briefen, die man fürs Publikum schreibt und sammlet, der ächte Briefgeist, gleichsam der Spiritus familiaris unsres Lebens. Des Tacitus tiefsinnige, überladne Kürze ist offenbar nur Bedeckung seiner und seines Zeitalters Mängel. Wäre die Geschichte noch eine so offne, gemeine, Republikanische Sache gewesen, als zu Sallust und Livius Zeiten; würde er gewiß nicht so raffinirt haben. In einer Republik, wo jeder am Ganzen Theil nahm und keiner solche Winkelzüge kannte, wäre er mit seinem Roman tiefer Bosheit- und Staatsgeheimnisse verachtet oder verlacht worden, er hätte ihn aber auch nicht geschrieben. Jetzt aber, da er alles aus fernen Zeiten der Tyrannei, der List, des Ohrenblasens herholte, nahm auch

seine Geschichte unvermuthet die Gestalt der Zeiten an: er flieht die offne Einfalt und liebt das Zulispeln des Harpokrates, mit dem Finger auf dem Munde, d. i. den äusserst vieldeutigen, verborgnen und zusammengesetzten Charakter. Er schreibt über schwarze, argwöhnische Zeiten auch argwöhnisch, schwarz und mit philosophischer Galle. Der liebe Quintilian schrieb seine Institutionen für seinen eignen Sohn aus Herzensgrunde; konnte aber nicht ohne Wind segeln, war Deklamator und Sachenführer statt Römer und Redner. Seneka wollte sein Zeitalter überwinden und überwands mit spitzfindigem Scharfsinn und süßen Fehlern. Sein Weiser und freiwillig Armer wohnte in Pallästen: seine Moral flog in Lüften, denn sie hatte auf der Erde nicht bestimmt gnug zu würken. So wars mit den Produktionen, die noch näher am Zeitgeist hingen, die andern, die als Zierrathen folgten, konnten noch leichter des Weges verfehlen. Wie Seneka, der Tragi-

ker, die Windsucht hat, weil er nehmlich auf keiner Bühne eigentlich würken konnte, was Sophokles in Athen gewürkt hatte; so hat Lukans Muse die Wassersucht, weil da wohl keine Heldenzeit war. Juvenals Satyr ward ein starker Waldfaun, mit blutiger Geißel, weil der kleine, leichte Satyr Horaz jetzt nicht mehr taugte. Persius ward voller Genie mit seiner Satyre, was Tacitus mit seiner Geschichte damals worden wäre, und Silius betete Virgils Statue an, ohne seinen Dåmon. Martial endlich pflůckte unten am Parnaß, wenn auch in Morästen und Schandpfülen Blumen — Das beste und leichtste, was er für sein witziges, üppiges Zeitalter konnte; oben in den Sturm hinauf, wars zu weit, auch zu gefährlich. Ueber das Alles läßt sich nichts sagen, als Fluch auf die Tyrannen, die mit den Kräften menschlicher Thätigkeit auch alle edle Schwünge des menschlichen Geistes fesseln.

So schleppte sich die Zeit hinunter, bis die Barbarn andrangen, und sich allmälich schon Sprachen, Sitten, Denkarten mischten. Im großen Römischen Reich waren überall fremde Kriegsvölker: die Provinzen drängten sich mit Bürgerrecht und ohne Bürgergesinnung ins üppige Rom, ins erschöpfte, verlassene Italien: es ward also Sprachenverwirrung. Die Kaiser liebten Barbarische Tracht und Barbarischen Geschmack; die Römische Ueppigkeit hatte schon, der Griechischen Einfalt müde, das Aegyptische Ungeheuer lang geliebet, unter den dreißig Tyrannen goß sich auch aus Asien Geschmack hinüber, es ward also ein Taumelkelch von Sitten, Denkarten, wie von Völkern. Die Griechen verstanden unter Commodus den Homer nicht mehr, und die lateinische Sprache neigte sich zur Rustica Romana: Alles ging endlich in die große Barbarische Fluth unter. Zufälliger Weise trug von den Zeiten Hadrians und der Antonine an die Christliche Religion viel

dazu bei. Da die Muster des Geschmacks mit dem System der Abgötterei verbunden waren, so musten die Christen, wenn sie wider dies stritten, auch jenen zu schaden oder zu entweichen scheinen. Mit Götzentempeln verödeten oder änderten sie auch schöne Gebäude, mit Götzenbildern auch schöne Statuen und das Gift der Abgötterei schien ihnen im Honig der Dichtkunst zu fließen. Ihre Religion sollte die Welt zu einem höhern, unsinnlichen System läutern, vorerst ging also auch Vieles von der schönen Sinnlichkeit unter, bis endlich die Barbarische Form Alles faßte.

Der Verfall des Römischen Geschmacks hat also eine simple Geschichte. Er war aus Griechenland her und hielt sich hier so lange, als es ähnlicher Boden und Luft und Wartung erlaubte; währender Zeit nahm er harte, vestere Römische Gestalt an. Sturmwinde rissen bald, wie Alles, so auch diese Pflanze aus der Erde, sie hielt eine Zeitlang am obern

Rasen, unter zufällig guten Umständen und insonderheit an den Resten der würklich großen Form Roms und ihrer vortreflichen Sprache; aber mit noch weniger Kraft und Würkung. Der Römische Geschmack war nur die kurze Blüthenzeit gewesen, da Rom sich in seinem Thatengeist zuerst mit sichrer Ruhe und Majestät fühlte; Partheiengeist, Ueppigkeit und Sklaverei vertilgten bald die schöne, minder wesentliche Blüthe. Wehe also Uns, wenn der Wunsch unsrer Grammatiker einträfe, die von keinen Mustern der Geschichte des Geschmacks als den gewöhnlich figurirenden Römischen Zeitaltern, dem Goldnen, Silbernen, Ehernen u. dgl. wissen. Des völligen Zufälligen, was nie wieder kommen kann, zu geschweigen, weissagen sie uns damit schleunige Verderbniß, Pestilenz und Tod auf den Rücken, was ihnen freilich nichts thäte, wen man dabei nur Latein spräche.

III. Im neuern Europa ist man gewohnt, Leo dem Zehnden und den Medicis die Wiederherstellung des guten Geschmacks zuzuschreiben, und nichts ist wahrer, wenn man dabei nur Genie und Geschmack unterscheidet. Die Genies, die die Italienische Sprache in Dichtkunst und Prose gebildet, hatten auf die Medicis nicht gewartet, vielmehr in trübseligen Zeiten das Werk ihrer Berufung gethan, und auch noch zu Leo Zeiten wurde nicht Ariost, das große Genie, sondern die Lustigmacher und Lateinischen Nachahmer belohnet. Da nun bekanntermaßen die Wiederhersteller der Wissenschaften und Künste, Lorenz von Medicis, Politiano, Bembo, Casa, selbst der große Michael Angelo, da Vinci u. s. w. allesammt Petrarchisten, und zwar mit unter den mittelmäßigen Cinquecentisten waren: so sieht man die Wiederherstellung des guten Geschmacks hatte längst im Verborgnen schon gearbeitet. Petrarca, Dante, Boccaz, Cimabue, Giotto

hatten längst gewürket, auch waren in allen dunkeln Zeiten das Schöne und die Kunst nicht so ganz weg gewesen von der Erde, wie man oft wähnet; aber die Mischung der Barbarischen Ideen war zu tief und weit verbreitet. Der Strom floß hinter einer so tiefen Vorburg unter der Erde, daß er erst nach vielen vergeblichen kleinen Ausbrüchen im Ganzen vorstreben konnte, da's das Schicksal wollte. Und auf den Zeitpunkt, da Griechenland nach Italien wieder kam, trafen die Medicis, und machten von dem, was in den dunkeln Jahrhunderten gesäet war, Ernte.

Weiß man also, was der Geschmack des Zeitalters war? woraus er sich bildete? neu bildete? wornach er strebte? so weiß man zugleich die Ursachen seines Verfalls. Die unvollkommne Genesis selbst schloß diese schon in sich.

Man fand die Alten wieder, reinigte und glättete nach ihrem Muster die Sprache,

ahmete ihren Vortrag und ihre Kunst nach — schöne, beneidenswerthe Periode! Nur das feine, scharfsinnige, unter vieler Leidenschaft noch stille, tiefe Genie der Italiener konnte seine Vorahnen und die Lehrer derselben also nachahmen! Wenns aber nur Nachahmung war: wie lange konnte das dauren? Bis es nachgeahmt war und man nun nicht mehr nachahmen konnte oder wollte. Das Werkzeug war polirt, nun hing mans auf, oder zerbrachs, oder ließ es berosten, uns aufs neue poliren zu können — das ist, dünkt mich, die Geschichte des Italienischen Geschmacks.

Bei den Griechen war der Geschmack Natur gewesen, Bedürfniß, Angelegenheit, wozu sie zu gewissen Zeiten und unter gewissen Umständen Alles einlud; bei den Römern, aber in kürzerer Frist, und auf eingeschränktere, unvollkommenere Weise ebenfalls. In Italien jetzt ungleich weniger, als selbst in Rom. Die Alten nachzuahmen, damit

sie nachgeahmt würden, und weil es sie nachzuahmen, doch schön wäre, ist ein zu kalter, bebender Zweck. Sich von einem feinen freigebigen Kenner der Kunst belohnen zu lassen, noch ein kälterer. Mit den Alten zu wetteifern, ja sie, neben ihren Werken zu übertreffen, wollte mehr sagen; ward aber von den wenigsten gesucht und konnte nicht gesucht werden, weil nicht dieselben lebenden Antriebe da waren, und doch immer die neuere Kunst nur bestimmt war, ein Kranz der Alten zu seyn. Wozu z. E. die Griechischen Göttern und Helden nachgeahmten Bildsäulen itzo? Allegorien, Tugenden, Päbste, biblische Personen vorzustellen? war das im mindsten mit der Griechischen Kunst vergleichbar? Der Künstler ward also nicht befeuert: der Lauf der Kunst nicht von lebendiger Geschichte und edeln Bedürfnissen des Volks fortgestoßen; also auch nicht durch solche bestimmt und in Schranken gehalten, und siehe, da lag der Verfall der Kunst.

Wenns nur Nachahmung war, so konnte man auch nicht, oder nur bis zu einem Grade nachahmen, d. i. ausschweifen, wohin man wollte. Weder Religion, noch Geschichte, noch Staat, und lebendiger Geschmack des Volks gab engen, starken Trieb und Schranken: die Kunst schwebte also würklich in der Luft oder beruhte nur auf einem Hauche, dem guten Willen des Künstlers und seiner Belohner.

Selbst die Künste, die tiefere Bestimmung fanden, Malerei und Baukunst, bezeugen, was ich sage. Allerdings fanden sie im Staat und in der Religion mehr Gegenstand, Bedürfniß, Anwendung, als die Bildnerei; noch aber konnten sie sich nicht an sichrer Natur mit den Griechen vergleichen. Nachahmung lag doch nur zum Grunde, nicht Erstes, dringendes Bedürfniß. So lang also die vorstehenden Muster noch Salz gnug hatten, Liebhaberei und Nacheiferung zu erwecken, wurden sie nachgeahmt und im ersten

wagenden Wurfe, glücklich. Als der Nachahmungen zu viel waren und selbst die glücklichen Nachahmungen schon verzagt machten: wars allerdings ein stumpferer Stachel, sich hinter hundert Nachahmern, vielleicht als der hundert erste, blos leidliche Nachahmer aufgestellt zu sehen, man suchte sich also durch Keckheit zu unterscheiden. Die Kunst hatte keine neue, zum Guten und Bessern dringende lebendige Zwecke, und gerade was den Ersten Malern geholfen hatte, Wagniß, das Licht der Neuheit, schreckte itzt ab, oder verführte. Man sah selbst das Schöne in seinen frappanten Zügen nicht mehr, weil mans zu oft sahe; die gesättigte Henne ging über die Körner weg und hackte nach Farben. Es war nichts als Mangel des Bedürfnisses am guten Geschmack, das den guten Geschmack verdarb.

Die schöne Lateinische und Griechische Sprache waren als Werkzeuge viel; was sind aber Werkzeuge, wenn sie Zwecke werden?

Wenn Bembo die Venetianische Geschichte Römisch schreibt, die doch nicht Römisch gedacht und geführt war: wenn der Kardinal sich scheut, die Vulgate seiner Kirche zu lesen, um sich seinen Styl nicht zu verderben und seinen allerheiligsten Vater als einen Römischen Grammatiker schreiben läßt, in dessen Qualität er doch nicht des Inhalts schreiben konnte: so sieht man das Spiel, die Disproportion zwischen Zweck und Werkzeug, den phantastischen Zwang. Und alles Spiel, aller Zwang und Phantasterei muß sich enden und selbst auflösen. Ueber solche schöne Nachahmung der Alten ohne Gedanken und Sitten war nun nichts möglich, als todte Gelehrsamkeit, Buchstabenkram, Akrosticha, und Anagrammen. Die also alle folgten. Das siebzehnde Jahrhundert folgte aufs sechzehnde, und noch unterliegt Italien einem großen Theile nach, dem Wuste. Die Samenkörner des guten Geschmacks sind bei ihnen aufgeschüttet; sie können also nicht tragen.

Mit dem Verfall der Dichtkunst ists eben den Weg gegangen. Da sie ganz Idealisch war und am Geist der Zeitbedürfnisse und Zwecke so wenig, als möglich, hing: so war der nächste Schritt immer ins Land des Abentheuers und des Uebertriebnen. Das Jahrhundert des schönsten Griechischen Geschmacks, der doch überall auf Natur, Richtigkeit und Wahrheit führte, konnte daher neben alle den Mustern und Nachahmungen von elenden Petrarchisten wimmeln und die Nachahmer der Alten warens selbst — deutlicher Beweis, wie untief ihr Geschmack war, zu Bildung ihrer Natur in Allem. Ariost kam und bauete ein Zauberschloß mit hundert Pforten in der Luft; denn einen Nationaltempel auf vestem Boden konnt' er nicht bauen: was drüber war, ward natürlich Fratze und Märchen. Tasso ahmte im Lande der Phantasien kalt nach: Marino übertrieb — es konnte nicht anders werden. Ein Englischer Kunstrichter meint, man könne sich den Geschmack

an Nichts so leicht, als an Italienischen zumal Liebes- und Schäferdichtern verderben, und ich weiß nicht, ob er unrecht habe? Die würksamste und natürlichste Dichtungsart, das Trauerspiel, hat daher nie bei ihnen Kräfte gewonnen: sie schweben mit Musik, Kunst und selbst auf eine Art mit der Komödie in der Luft, in einem Ideale, das sie nie auf vesten Boden kommen läßt. Der Grund, daß sie nicht weiter kommen, ist, weil sie so weit sind, und nichts sie andringet, was anders zu werden.

So traurig das auf der einen Seite scheint, so ists auf der andern wiederum gutes Werkzeug des Schicksals. Eben, weil sie nur fanden, nachbildeten, nachahmten, und auf eine Weise, wies keiner thun konnte, so idealisirten und imitirten sie, nicht enge und tief für sich, aber für ganz Europa. Sie haben alle Nachbarn gebildet, und die Samenkörner des Geschmacks über sie gestreuet: Ariost bildete Spenser, die Italienische Sa-

tyre Rabelais, die Novellen Shakespear: die neue politische Philosophie kam mit bittern Folgen zuerst nach Frankreich und von da weiter. Karl und Franz eiferten an Kunst und Geschmack mit Italien und unter einander. Die Nachahmer der Lateinischen Sprache keimten in allen Landen: Italien sollte durch Lage und durch alle Schicksale eine Vorraths-kammer der Materialien des guten Geschmacks werden, und ists geworden.

IV. Ein Zeitalter des Geschmacks kam unter Ludwig wieder, auf das sich, unter so verschiedenen Umständen anwenden läßt, was bisher bemerkt worden. Es war auch durch Genies lange vorher bereitet: Rabelais und Montagne warteten auf keinen Ludwig; Corneille hatte Richelieu und die Akademie gegen sich; selbst die stärksten Genies unter Ludwig waren nicht von der Hofsekte, Paskal, Fenelon, Rousseau, la Fontaine; Und Racine hätte es weniger seyn dörfen. Nicht also Genie, aber Geschmack konnte Ludwig wecken,

da er auf und hinter ein Zeitalter der Genies traf. Um ihn lebte Anstand, Thätigkeit, Glanz und Würde. Dazu bildete sich die Sprache, so handelte Ludwig und jeder ihm nach in seinem Kreise, die Form nahm der Geschmack an. Die Beredsamkeit, die nicht mehr fliegen konnte, regete wenigstens mit Anstand ihr Gefieder: das Theater, das nicht mehr würken konnte, ward eine Bühne der Sitten, des Anstandes, der Philosophie, des Heroisinus im Scheine. Die Künste, die nicht mehr wecken konnten, dienten seinem Stolz und seinen Thaten. Wer nicht dichten konnte, machte schöne Verse, und wer nicht Geschichte schreiben konnte, deklamirte schön und zeichnete Gemälde. Die Sprache, der ihre Stärke, Reichthum und Fülle längst dahin war, bildete sich zum Ton der Gesellschaft, der Richtigkeit und des Wohlanstandes. Das war die Farbe vom Zeitalter Ludwigs; die tief in seinen Quellen lag.

Die Verderbnisse musten bald aus eben der Quelle kommen. Wenn die Wurzeln des Geschmacks nicht tief im Bedürfniß der Nation, der Beschaffenheit ihrer Sitten lagen, wenn offenbar Ludwig keinen Geschichtschreiber seines Reichs hatte und haben konnte, wie Xenophon, und Livius gewesen waren; sein Theater, das der Nation nicht seyn konnte, was das Theater in Athen seyn sollte; wenn sein Bourdaloue nicht gegen oder für ihn zu reden hatte, wie Demosthenes gegen Philippus, für Athen, und wahrscheinlich kein Grieche bei Boßvets erhabnem Madame est morte! Madame est morte! in Thränen aufgeschauert wäre: so wird offenbar, daß der glänzende Gesellschaft- der edle Hofgeschmack, der allein regierte, sich auch als solcher, bald verderben muste. Dasselbe Publikum, dieselben aufgeklärten und witzigen Kreise, die einst der Sprache Leichtigkeit, Reinigkeit, Anstand, verschaffet hatten, gaben ihr auch bald kleinfügigen Witz, Spitz-

fündigkeit, und den elenden Geschmack durch Wendungen zu frappiren. Man verließ also, wie Fenelon, St. Mard, Racine und wer nicht mehr? klagen, die simple Grösse, die unzerstückte, zwanglose Natur, die edle Einfalt und zerlegte den Gedanken so fein, manierlich, neugesagt und artig, bis kein Gedanke mehr blieb. Was den Römern Seneka gewesen, ward Fontenelle, la Motte ward Petron: der jüngere Crebillon mit seinem unerschöpfbarn Märchenwitze brachte aus seinen artigen Gesellschaften eine Sinesische Kaminpuppe hervor, die von Herzen fein und klein ist: Marivaux zerlegte die große Karakterbilder des Moliere in Miniaturgemälde von Sentimens. Die Akademie des guten Geschmacks lieferte, was sie liefern sollte, Komplimente — das Feld des Hofgeschmackes konnte nichts anders erzeugen. Unglückliche Schicksale der Regierung, von der doch Alles abhing, kamen dazu, die natürlicher Weise sehr störten. Da auf der Rinde des Publi-

kums Alles schwamm, so muste das garstige Ungeheuer, Kabale, hier mehr den Geschmack verengen, aufhalten und verderben, als irgendwo. Die üppige Erziehung und Lebensart der Hauptstadt drang, da Alles auf Modegeschmack beruhete, bis auf Richter und Richterinnen, also auch auf Verfasser und Künstler hin; viel andere Sprößlinge zu geschweigen, die alle auf der Wurzel ruhen. Ein Geschmack ist übel dran, so bald er nur Gesellschaft- oder Hofgeschmack seyn kann und darf: er wird schwach und da er dem Publikum vorgehn soll, bleibt er hinten.

Die größten Männer nach der Zeit, sehn wir, musten Durchbruch nehmen, um freiere Luft zu athmen. Rousseau rief, wie aus der Wüste, hervor, und hätte es nicht thun dörfen, wenn die Gegenseite nicht gar zu blühend gewesen wäre. Montesquieu, wie Horaz Marcellus erwuchs als ein edler Baum, allein auf seinem Raume; und noch hätte er manches nicht durch Esprit ersetzen dörfen,

wenn er seinen großen Gegenstand bestimmter hätte umfassen dörfen. Voltäre endlich ward, wie Kolumbus groß, daß er außer dem Jahrhunderte Ludwigs noch Eine Welt glaubte. Er schifte ins Land der Feinde seines Nationalgeschmacks, England, über und raubte Einen Brand von ihrem Feuer: er bildete sich außer den schönen Kreisen von Paris — inter discrimina rerum und ward Voltäre. Das Land, das Muster von Leichtigkeit, Anstand, Richtigkeit *, Klarheit über ganz Europa verbreitet hat, hat sich selbst vielleicht auf eine Zeitlang tiefes Genie und Originalempfindung erschweret. Das Licht ist in Schimmer umher verbreitet, und flammt also in keine helle Flamme auf. Man steht zu dicht unter den Bildsäulen voriger Zeiten und liefert ihnen nur Postemente. So hatten die Ursachen des Geschmacks in Frankreich auch Samenkörner seines Verfalls in ihnen selbst.

Und nun gehe ich aus Bescheidenheit nicht weiter. Wir haben an den vier verschiednen

(*) Précision.

Perioden des Geschmacks gnug gesehen, um die Wahrnehmungen in ihnen zu erkennen, dazu wir sie durchlaufen sind. Nehmlich:

Zeit des Geschmacks, sehn wir, ist unter allen Gestalten eine Folge der Kräfte des Genies, wenn sie sich ordnen und regeln. So verschieden also die Zeiten sind, so verschieden muß auch die Sphäre des Geschmacks seyn, obgleich immer Einerlei Regeln würken. Die Materialien und Zwecke sind anders.

Kann nun kein Mensch Genies bewürken (sie keimen aus höhern und mehrern Veranlassungen oft sehr mißlicher Umstände hervor): so, sieht man, sind auch die goldenen Zeitalter des Geschmacks nie ganz Eines Menschen Wille. Sie folgen und richten sich nach jenen. Sie sind in der Geschichte des menschlichen Geschlechts, wie die Konsonen Punkte der Saite: es müssen Dissonanzen zwischen liegen und auf jenen heben sich diese.

Mithin wird das Räthsel erklärt, warum die großen Männer immer zusammen leben,

was man aus mechanischer Nacheiferung, Belohnung, Klima u. dgl. nur äußerst unvollkommen auflöset: sie sind alle zusammen nichts als konsoner Punkt Einer Saite. Die Dissonanzen sind erschöpft, die Zeitalter halber und ganzer Barbarei, leerer Versuche, über einander gestürzten Riesenarbeiten sind vorbei: man fängt natürlich an zu ordnen und mit den vorigen Anstößen und Kräften umher zu blicken: die menschliche Seele kommt in den Wohlklang. Da sind denn alle Künste vergeschwistert, folgen schnell und bald auf einander und sind im Grunde nur Eine Kunst. Da fehlen sodann weder Mäcene noch Maronen; in einem gewissen ganzen Kreise auch sehr verschiedner Beschäftigungen tönts konson.

Der Verfall des Geschmacks wird also auch so ein Naturphänomenon, als seine Entstehung, und in dieser liegen schon die Anlagen zu jenem. Alles nehmlich unter dem Monde ist vorübergehend: lassen nun die

guten Veranlassungen nach, so treten schlechte an die Stelle und der Geschmack sinkt.

Wer also auf die Geschichte des Geschmacks würken will, muß auf seine Veranlassungen würken: er pflege den Baum nicht am Gipfel, oder an der Blüthe, sondern in der Wurzel. Wer eine goldne Zeit schaffen will, schaffe erst Veranlassungen zu goldnen Zeiten: diese kommen von selbst. Wer den Geschmack bessern oder sichern will, schaffe die Ursachen des Schlammes weg, wodurch er sich trübet, oder sichre die Stützen, die ihn erhalten. Sonst ist seine Arbeit vergeblich.

Je tiefer die Veranlassungen des guten Geschmacks liegen: desto wahrer ist auch seine Natur, desto vester und länger seine Dauer. So wars in Griechenland, wo der Geschmack Nationalblüthe war, und zu gewisser Zeit unter den Edeln in Rom. Griechenland ist nie wieder gekommen und also hat auch der Geschmack nie mehr so tief gefasset, so lang gedauret. Bei uns ist

er

er nur immer auf der Oberfläche der Nation.

In der Natur ist aber nichts müßig; Kräfte gehn nie verlohren: alle Zerstörung ist nur scheinbar. So auch mit dem Geschmacke: er ist nur Phänomenon und kann nur als Phänomenon leiden. Das Uhrwerk der Natur würkt gleich weiter fort zum Guten: nur das Unvollkommene, das Eingeschränkte (wie diese ganze Geschichtabhandlung zeigt) zerstört sich: das gewürkte Vollkommene bleibt, wird immer unsinnlicher und würkt auf weiterer Fläche weiter. Selbst die neuerzeugten Fehler würken ein höheres Gute weiter: sie sind Dissonanzen zu einem höhern Wohlklange.

Nie also müssen wir, hinter dem, was gethan ist, stehen bleiben und verzweifeln. So lange die Natur Genies weckt, bereitet sie auch Perioden des Geschmacks sich selbst hervor, und das geschieht in wechselnden Intervallen von Land zu Lande. Sind ein-

mal die Spensers, Shakespears, Miltons einer Nation da, für die Steele, Pope und Addison sind wir sicher. Vielleicht arbeitet sich Deutschland jetzt unter Trümmern und zerfallenden Riesenwerken einem Zeitalter des hohen philosophischen Geschmacks entgegen, zu dem izt Alles, Fehler und Tugend, Theorie und Uebung, die sich noch so blind einander stoßen, beiträgt.

Geschmack ist aber nur Phänomenon, und wie ihn die Natur höhern Zwecken untergeordnet hat, sollens auch ihre Diener und Statthalter, die Menschen. Wer einen Menschen ans Kreuz schlägt, um ihn der Kunst zu gut sterben zu sehen, ist ein Bösewicht, und wer Rom in Brand steckt, um Troja brennen zu sehen, ein Nero — der zuletzt doch als ein Narr und Verzweifelnder, qualis artifex pereo! sagen muß und gehaßt, oder verlacht wird. Wir sind geboren, Glückseligkeit der Menschen zu schaffen: Genies schafft der Schöpfer, und aus Genies bildet

sich der Geschmack von selbst. Wir müssen nur, wie Aerzte oder Hebammen (nach Sokrates Gleichniß), der immer schaffenden, bildenden, regelnden und wieder zerstörenden Natur folgen.

III. Folgen.

So voll von praktischen Lehren gleich jede Geschichte bei jedem Schritt ist: so thuts doch wehe, ein Thema dieser Art in unserm Zeitalter fahren zu lassen, ohne noch einige Blicke der Anwendung thun zu dörfen. Wenn sie nicht neu seyn können: sind sie wenigstens nothwendig und nützlich.

I. Muß, wer den Geschmack am sichersten pflegen will, Genie, Kräfte der Natur pflegen, so sieht man, ist Erziehung die erste Triebfeder des guten Geschmacks. Aber Erziehung mit Geschmack, zum Geschmack,

hat gar zu viel Mißdeutungen und lächerliche Anwendung.

Zum Geschmack erziehen, heißt nicht (oder es ist Alles vergebens geschrieben) Geschmack predigen, vom guten Geschmack murren; sondern ihn zeigen, damit die Seele umringen, ihn von Jugend auf melodisch und thätlich lehren, oder mit andern Worten, in die Kräfte eines Zöglings nicht übereilt, aber mit sanftem, fortgehenden, nie unterlaßnen Schwunge, Ordnung bringen, der Seele hellen, freien leichten Blick, dem Herzen sanft Gefühl des Schönen und Guten mit Vernunft und Wahl begleitet, geben: das ist so sehr und ganz Pädagogie, schweigende That und Führung, als Etwas. Die Seele soll durch alle Kräfte und Kraftanwendungen konson gestimmt werden, wie die Leyer Apollo's. In Empfindungen, Sitten und Handlungen muß nicht weniger Geschmack herrschen, als in Känntnissen der Phantasie oder des Verstandes: in Büchern und Schriftexercitien ist

der Schatte des Rosses, nicht aber das Roß mit all seinen Kräften selbst. Ist nicht der Grund tiefer gelegt, so reißt nachher Nei- gung die gelernte Phantasie und das Kunstge- dächtniß hin: ist aber die ganze Seele gebil- det, so muß der Geschmack in jeder Kunst, wenn sie geübt wird, wohl folgen.

Wie schwer aber die Bildung des Ge- schmacks in einem verderbten Zeitalter wer- de, ist unsäglich. Dem Zöglinge kommen lau- ter Gegenstände vor Augen, die immer den richtigen Wink und Anstoß verderben: das Bäumchen steht am Wege, wo jeder rohe Fuß darüber hinfährt — das ist auch die Ursache, warum wir mit aller Theorie nie ein Griechen- land des Geschmacks aufwecken können. Kli- ma, Sitten, Gebräuche, selbst geistige Zwecke widersetzen sich, und wollen die schöne Sinnlichkeit zerstören; unsre edelste Tugend selbst scheint sich ihren Schranken zu entziehen. Der Geschmack wird uns also immer eine sub- ordinirte Sache bleiben müssen, die höherer

Ursachen wegen, aufgeopfert werden darf, und bei den Griechen war sie natürliches Kleid und Körper der Tugend.

Jede Mühe also, die auf Einigung des Geschmack's mit Verstande, Lebensart und Gewohnheit angewandt wird, ist unschätzbar, und hier kommt der vorige Grundsatz, daß nichts in der Natur vergebens geschehe, vortreflich zu Hülfe. Quintilian, der Lehrer des Geschmacks, strebt über sein Zeitalter hinaus: die alten Muster des Geschmackes noch mehr: Wahrheit- und Tugendschöne ist wie das Sonnenlicht, unwandelbar, würksam und erwärmend. Wären in jedem Zeitalter nur drei große und gute Männer, die mit ganz vereinigten Kräften würkten, sie könnten Wunder thun, oder doch wie jene drei Gerechte eine Stadt für dem völligen Verfall des Geschmacks und der Tugend sichern.

Mich dünkt, wir sind hierinn an der Schwelle einer sich entwölkenden, heitern Zukunft. Wenn Vernunft auch in die Ge-

genden hindringt, wo man sonst nur Mechanisch empfand und schaffte, und diese Vernunft sich einst von ihrer Ueberspannung erholet, und (noch grösserer Wunsch!) mit Neigung und Gewohnheit zum allgemeinen Geschmack des Lebens gattet — wohl alsdenn dem Namen der Vorwelt, der hiezu, und zwar in den tiefsten Quellen der Gewohnheit, Denkart, und Neigung, d. i. in der Erziehung beitrug. Ein besser erzogner Prinz, eine wohlgegründete, reinere Anstalt, eine schweigendthätliche Niederlage des guten Geschmacks ist Tempel, der kommenden bessern Menschheit heilig!

II. Selbst die eigentlich so genannten Werke des Geschmacks, die Muster der Alten, werden in der gewohnten Erziehung, auch nur in der Sphäre des Lernens betrachtet, die ärgsten Anlässe des Ungeschmacks, Ekels und Verführung, und was man an deren Stelle setzt, nimmt oft einen noch ärgern Ausweg.

Wenn ich einen Künstlerknaben Jahre lang am Werkzeuge schnitzeln lehre, daß er die Natur selbst nie einmal zu Gesicht bekommt: so ist er statt Bildhauer der ärgste Tagedieb geworden und hat dazu sein Werkzeug zerschnitzelt und auf immer verdorben. So gehts den Schulmeistern und Phrasesdrechseln über Cicero und Homer. Nicht bloß, daß sie keine Homere und Ciceronen bilden (dazu gehörte noch sehr viel!) ihre arme Gefangne haben selbst Cicero und Homer nie gesehen, ja sich an ihnen verekelt, sie ewig nicht sehn zu wollen. Motten haben sie gebildet, Homer und Cicero in Phrases zu zernagen, Buben gebildet, die statt zu mahlen, die Farbe vom Gemälde kratzen, oder die Paniere des guten Geschmacks zu Stangen brauchen, womit sie Vogelnester stören. Mitten unter Schönheiten der Alten wird das Gefühl an Schönheit verhärtet, und der Geschmack mit Gewalt gezwungen, daß er sich verwahrlose und nach elenden, kindischen, unsinnigen Zwecken laufe.

Die Gegenarznei, die diesem heillosen Ungeschmack entgegen würken sollen, hat Alles noch mehr verdorben. Realien solltens seyn, womit die Jugend, als ein Kornboden überschüttet würde, und denn freilich kann sie nie ein blühender Pflanzgarten werden. Schon Bako hat geklagt, wie aus der Wissenschaft nichts werden könne, wenn man in ihr nur immer das Nützliche, unmittelbar jetzt Nützliche suche, und wenn dies bei Erziehung geschieht, verliert zugleich ein ganzes menschliches Leben. Nicht Was, sondern wies die Jugend lerne, ist das Hauptstück der Erziehung. Geschmack, d. i. Ordnung, Maaß, Harmonie aller Kräfte ist die Leyer Amphions oder Orpheus, nach der sich Steine zum ganzen Baue beleben. Wer, unter welchen Vorwänden es sei, der Jugend die Werke der Alten aus den Händen bringt, was er ihnen dafür auch von seinen Sächelchen in die Hand gebe, Encyklopädie, Lehrbuch, Regel, Realie, kann den Schaden mit Nichts ersetzen.

Das war Julians Kunststück, wodurch er seinen Feinden die tiefste Wunde schlagen wollte.

„Aber Genie! das Genie wird sich von selbst „bilden; oder gar kanns der Geschmack und „die Werke der Alten verderben!“ Ein böser Dämon hat den Grundsatz erfunden, der die häßlichste Lüge ist. Ein Genie, das der Geschmack verderben kann — fahre es hin! gut, daß es verdirbt, statt es andre mit verderbe. Wer nach rechtschaffner Lesung der Alten (nicht, wie sie freilich meistens gelesen werden) schlimmer ist, als er war, der sei schlimmer! an ihm ist nichts verlohren. „Shake„spear! Shakespear!“ ruft man immer — und was denn Shakespear? Hatte Shakespear keinen Geschmack, keine Regeln? Mehr, als jemand, nur es war Geschmack seiner Zeit, Regeln zu dem, was Er erreichen konnte. Hätte er mit seinem Genie in den Zeiten der Alten gelebt, glaubt ihr, daß er Geschmack mit Füßen würde von sich gestoßen haben? oder dadurch schlechter geworden seyn, als er

itzt ist? Aber freilich ists ein jämmerliches Wort, Geschmack, nach einem Kompendium, oder einer Eselsbrücke von Vorlesung über die schöne Natur, hergeplaudert. Der wahre Geschmack würkt durch Genies, und ein edles Genie ist wie ein Stern im Dunkeln. Licht stralt nur Licht ab, Sonne nur Sonne.

III. Aber endlich ist freilich die gröste, beste Schule des guten Geschmacks, das Leben. Wenn da giftige, unterdrückende Schatten sind, wehe der zarten Sprosse! Wenn da Lustseuchen des guten Geschmacks herrschen, daß die gute Luft gar enge wird — wehe dir, rascher, begehrender Jüngling!

Wie Knechtschaft die Seele unterdrücke; wie die Begierde, reich zu werden, den Geschmack vergifte; wie endlich der Hunger nach Brod Alles Edle in den Staub trete und zerknirsche: darüber spricht Longin statt meiner.

Wie Ueppigkeit, Sklaverei, Scheu gegen Wahrheit, Mühe, Verdienst und Ehre

ein Abgrund sei, aus dem nichts Gutes erwachse: darüber klagt der Verfasser des Gesprächs über den Verfall der Beredsamkeit, mit edlem Römerherzen. Was hilfts, unfruchtbar nachklagen?

Wenn in manchen Ständen und Berufsarbeiten der Name Geschmack noch ein Vorwurf ist: eilt hinzu, rottet die Dornen auch mit blutigen Händen aus, und der Geschmack wird über neue Provinzen herrschen.

Wenn alte Gewohnheit, Neid und Kabale sich mit Schwefelfackeln in der Hand vereinigen, auch die Guten lasset sich vereinigen! Das Licht der Sonne ist stärker, als die Schwefelfackel.

Wenn verführende Muster des Geschmacks herrschen: sprecht ihnen entgegen, warnt eben an ihren Fehlern, oder vielmehr, wenn ihr könnet, sprecht mit der überwindenden Beredsamkeit des stillen besseren Musters.

Endlich da Freiheit und Menschengefühl doch allein der Himmelsäther ist, in dem Al-

les Schöne und Gute keimt, ohn den es hin ist und verweset: so lasset uns mehr nach diesen Quellen des Geschmacks, als nach ihm selber streben. Er ist doch nichts, als Wahrheit und Güte in einer schönen Sinnlichkeit, Verstand und Tugend in einem reinen, der Menschheit angemessensten Kleide. Je mehr wir also diese auf die Erde rufen, desto tiefer arbeiten wir an Veranlassungen, daß Er nie mehr bloße Nachahmung, Mode und Hofgeschmack, auch selbst nicht mehr ein Griechisches und Römisches Nationalmedium, das sich bald selbst zerstöret, sondern mit Philosophie und Tugend gepaart, ein daurendes Organum der Menschheit werde! Multa tum, altiora renascentur, quae iam cecidere!

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Herder, Johann Gottfried <<von>>,

Ursachen des gesunkenen Geschmacks bei den verschiedenen Völkern, da er geblühet eine Abhandlung welche den von der Königl. Academie der Wissenschaften für das Jahr 1773 gesetzten Preis erhalten hat

Berlin 1775

Coburg, Landesbibliothek -- D I 6
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11939442-7